

Postface au roman de Erik Reger : *Union der festen Hand*
Karl Prümm

Après 1945, la sphère de la production industrielle ne fut plus et pour longtemps un sujet de la littérature contemporaine de l'Allemagne de l'Ouest. Ce n'est qu'au début des années 60, que les efforts s'engagent pour une « littérature du monde du travail », après que le malaise des auteurs et critiques à l'égard de l'exclusion constante de la réalité industrielle, s'articulait de plus en plus fortement. Le « *Groupe 61 de Dortmund* » vit sa tâche urgente dans l'encouragement théorique et pratique d'une « confrontation littéraire-artistique avec le monde du travail industriel du présent et leurs problèmes sociaux »¹. À partir du milieu des années 60, la littérature documentaire aborde cet objet d'étude avec ses méthodes spécifiques. Des reportages d'industrie tentent d'appréhender la réalité du fonctionnement et de la gestion industriels qui étaient devenues des zones tabou pour la publication littéraire. Les luttes ouvrières, le débrayage d'entreprises, la suspension du travail [chômage partiel, *ndt*], les parcours de vie, expériences, manières de voir des ouvriers, peuvent enfin prendre la parole dans le média littéraire. En 1970 se constitua « le cercle littéraire du monde du travail » avec des « ateliers » en de nombreux lieux de la RFA. Film et télévision s'en préoccupèrent, à partir de 1967/68 de manière renforcée, — depuis la documentation filmée jusque des séries de familles — autour des problèmes sociaux-économique.

Parallèlement à cette vaste littérature spécialisée du monde du travail, la recherche débuta sur la quête d'exemples historiques oubliés, après des traditions bousculées. Le « *groupe 61* » avait déjà adopté dans son programme : « la confrontation critique avec la composition littéraire ouvrière et son histoire »². À la suite de cela la tradition interrompue de la littérature socialiste et socialiste-révolutionnaire fut reconstituée, depuis la culture du théâtre du SPD *wilhelmin*, par les autobiographies des ouvriers du tournant du siècle, jusqu'à « l'alliance des écrivains prolétaires-révolutionnaires », à la fin de la République de Weimar. Mais même la critique du réalisme bourgeois de gauche des années 20, qui était dirigée sur des objets extérieurs à l'industrie, fut redécouverte. Des auteurs jusque-là inconnus comme Oskar Maria Graf, Marieluise Fleißer, Lion Feuchtwanger, Ego, Erwin Kisch et autres, furent réédités et réévalués sous des perspectives modifiées.

Or la recherche de la tradition est passée devant Erik Reger sans le voir, son roman d'industrie, paru pour la première fois en 1931, chez *Rowohlt*, ***Union der festen Hand*** ne rencontre actuellement que quelques adeptes qui veulent le faire entrer dans le débat, ni les jugements enthousiastes de ses contemporains qui reconnaissent ici « le meilleur roman d'industrie allemand »³, ni la récompense du prix Kleist — le prix littéraire le plus important de l'époque — n'ont été en mesure de le préserver de l'oubli. « *Union der festen Hand* est donc purement et simplement un « tuyau confidentiel » qu'on se refille entre soi en tant que connaisseurs et initiés, à peine si un étudiant en germanistique connaît-il quelque chose sur Erik Reger. Des compendiums de « littérature d'industrie », qui avec un grand nombre de dates et de titres, éveillent l'apparence d'être complets, ne renferment pas même une fois son nom.⁴ Cette disparition complète de la conscience littéraire du présent [nous sommes en 1976, *ndt*] est d'autant plus étonnante pour un genre dont la tradition n'est justement pas riche en exemples extraordinaires, précisément en Allemagne, et pour une thématique qui devrait provoquer une disposition véritablement vaste. Aucun autre roman ne documente avec une telle perfection l'histoire politique, économique et sociale de la République de Weimar, aucun ne dévoile de manière plus prégnante la conspiration de l'industrie lourde et du parti national-socialiste, un événement qui joue un rôle central dans la discussion mouvementée sur le fascisme des dernières années.

Il est vrai que ce roman complexe de 500 pages échappent aux catégories fixes que l'on tient prêtes pour systématiser le domaine de « la littérature d'industrie du 20^{ème} siècle ». « Pendant des décennies, ce domaine fut occupé par ce qu'on appelait la « littérature ouvrière », avec ses représentants Heinrich Lersch, Karl Bröger et Max Barthel qui, sans rupture, à partir de l'idéologie nazie dans leurs livres encore garnies de gravures sur bois, fut transmise dans les années 50. Ces « littérateurs nationaux de l'industrie lourde »⁵, Reger en attaque avec une acuité mordante leur chauvinisme irrationnel et il en a reconnu très tôt la fonction réelle. La démarcation d'avec sa propre production ne laisse plus rien à désirer en précision. La caricature de tels « poètes des cantiques industriels » (= Christoph Wieprecht), qui fait rimer « *Licht* (lumière)» avec « *Schicht* (couche et équipe de travail)» et « *erhelt* (illumine)» avec « *Eisenwelt* (monde du fer)»⁶, qui se trouve à la solde de l'étage des directeurs et dont on réclame les produits, « à l'instar d'un stupéfiant comme d'un instrument d'intimidation »⁷. La mission décrétée d'en haut, préparée et accomplie, d'une littérature

¹ Programme du groupe 61 de Dortmund. Dans Peter Kühne : *Classe ouvrière et littérature. Groupe 61 de Dortmund — atelier littéraire du monde du travail*. Avec un essai de Urs Jeggi. Francfort-sur-le-Main, 1972, p.249.

² *Ebenda*.

³ Alfons Goldschmidt : *Union der festen Hand* dans *Weltbühne* 27 (1931), II, p.21.

⁴ Par exemple : Reinhard Dithmar : *Industrieliteratur*, Munich 1973.

⁵ Ainsi le titre d'un essai de Erik Reger. Dans *Weltbühne* 27 (1931) ; I, pp.539-542.

⁶ *Ebenda*, p.541.

⁷ *Ebenda*, p.539.

ouvrière a la teneur d'une diversion esthétisante religieusement chamarrée, qui doit être libre de « ce qui relève de l'ici-bas et de la dénonciation ».

« Sous l'avantage d'empreindre un mythe du monde de l'industrie, ils en viennent à sublimer le quotidien avec un souffle mystique. »⁸

En ôtant le masque de la « littérature ouvrière », l'opération de critique idéologique de Reger pourrait être placée également dans la *Linkskurve*, au lieu que dans la *Weltbühne*. Pourtant Reger est bien éloigné d'entretenir une communauté d'avec la partialité d'un Willi Bredel (« *Maschinenfabrik N & K*). Il critique les autocrates industriels avec la même résolution qu'il critique le prolétariat et ses représentants politiques. Il lui paraît tout aussi « risible d'idéaliser le prolétariat industriel » que d'entonner des « hymnes à la grandeur de la conquête technique ». Au lieu de cela, Reger tient pour nécessaire « d'éclairer de fond en comble sans se laisser arrêter par les doctrines politiques des partis [...] ni les considérations d'états et de caractère du monde industriel »⁹.

Ainsi le roman n'est-il que difficilement rangé au concept et ordonné selon des regroupements : politiquement indépendant, sans appartenir à un « centre » flottant librement sans critique, un enregistrement distancié, sans pour autant une froide neutralité. Dès 1930, Goerg Schwarz juge : « Parmi les écrivains de la région de la Ruhr, Erik Reger est un phénomène d'apparition unique ».¹⁰ L'exception politique, le fait qu'il n'est pas associé à la « terminologie fixée et connue des partis politiques », est déterminée par Siegfried Kracauer comme la qualité décisive du romancier Erik Reger.¹¹ Manifestement sa singularité a encouragé l'efficacité de l'*Union der Festen Hand* dans la phase finale de la République de Weimar, mais elle en a plutôt entravé par contre une réception ultérieure.

Malgré sa réédition en 1946, qui est à la base de la présente réimpression [de 1976, *ndt*], une réception d'après-guerre adéquate n'eut pas lieu. Les conditions y étaient par trop défavorables : de nouveaux facteurs alourdissant vinrent s'y rajouter. L'édition d'après-guerre, parut à la maison d'édition de l'Est *Aufbau-Verlag* qui, dans sa phase initiale, s'efforçait de réunir toutes les énergies anti-fascistes. Dans sa revue *Aufbau*, écrivaient des auteurs de provenances aussi diverses que Friedrich Wolf, Johannes R. Becher, Ernst Niekisch, Ernst Wiechert et aussi Erik Reger. Pourtant son ouverture et sa libéralité se volatilisèrent bien vite, tandis que le climat se « refroidissait » de plus en plus au point qu'un simple renvoi à l'activité de Reger suffit — comme rédacteur en chef du journal de Berlin-Ouest *Tagesspiegel*, qui combattait de manière cinglante l'union des partis ouvriers SPD et KPD de l'Allemagne de l'est — pour aussi en désavouer le roman.¹²

L'*Union der Festen Hand* avait en effet beaucoup moins de chances d'atteindre la reconnaissance dans la littérature d'après-guerre en Allemagne de l'Ouest où domina rapidement la quiétude de la « migration intérieure ». Le rattachement aux tendances réalistes des années 20 et de l'exil fut manqué et donc un roman qui analysait l'interaction entre l'industrie lourde et la politique, sous la méconnaissance aveugle de son actualité, dut apparaître tout à fait comme « non conforme à l'époque ». Par surcroît, le journaliste qui écrivait des romans ne correspondait pas à l'idéal de littérature de ces années-là, il ne lui resta pour lui que le cliché du reporter agité, lequel produit exclusivement pour l'aujourd'hui.

Dans les années 20, d'autres échelles de mesures prévalaient au moment où l'intelligence libérale de gauche tentait de définir son concept de littérature par le journalisme. Les objets avaient l'exigence inconditionnelle de s'accomplir selon l'actualité, on s'efforçait à une efficacité journalistique faisant valoir les techniques journalistiques comme des modèles. « Chaque écrivain est un journaliste », expliquait catégoriquement Bernard von Brentano, dans un dialogue radiophonique avec Ernst Glaeser.¹³ En 1931, Siegfried Kracauer enregistrerait l'apparition d'un nouveau « type d'écrivain ». « Un type qui ne se sent pas appelé à servir « l'absolu », mais perçoit sa mission de rendre des comptes (à lui-même et devant le grand public) sur notre situation actuelle. » Ce « compte rendu » renonce consciemment à « l'œuvre d'art », il renie, en opposition à « l'écrivain de l'ancien acabit », la « couche transcendante de l'existence » et se sert par conséquent de procédés documentalistes journalistiques.¹⁴ La même année Erik Reger confirme, ce qui pourrait figurer comme type idéal de description conforme à Kracauer : « Une psychologie n'est plus

⁸ *Ebenda*, p.541.

⁹ *la fonction journalistique de la littérature*, dans *Dormunder General-Anzeiger*, 31.3.1931.

¹⁰ *Jeunes écrivains de la région de la Ruhr*, dans *Die Literatur* 33 (1930/31)p.188.

¹¹ Ainsi dans une recension du roman de Reger « *Das wachsame Hähnchen - Le petit coq vigilant* » ; Dans le *Frankfurter Zeitung* 1932, Feuilles littéraire n°45.

¹² Voir par exemple la polémique de Erich Winguth (*Erik Reger — ou la limite de la critique bourgeoise de la société*. Dans : *Einheit* 1 (1946), pp.402-407) et Ernst Winter (« *Au peuple allemand* ». Une contribution à la critique: dans: *Die Weltbühne, Zeitschrift für Politik, Kunst, Wirtschaft* 1. (1946) pp.108-111. contre la ré-édition du roman

¹³ *Nouvelles formes du Journalisme*. Conversation entre Bernard von Brentano et Ernst Glaeser, tenue à la radio de Francfort. Dans *Weltbühne* 25 (1929), II, p.54.

¹⁴ *Sur l'écrivain*. Dans *Neue Rundschau* 42 (1931), I, p.861.

aujourd'hui un moyen de contrôle licite. Si le poète est encore censé avoir principalement une fonction, alors elle ne peut être que journalistique et aucunement poétique. »¹⁵

Au journalisme, qui concerna constamment son intérêt primaire, Erik Reger (en vérité **Hermann Dannenberger**) arriva par un détour. Il naquit le 8 septembre 1893, comme fils d'un surveillant de fosse [appelé « porion », dans le nord de la France, *ndt*] à Bendorf sur le Rhin. En 1912, il obtient son baccalauréat au lycée [*Realgymnasium*] et étudie aux universités de Bonn, Munich et Heidelberg, la germanistique, l'art et l'histoire. Après l'éclatement de la guerre, il est aussitôt incorporé et, de 1917 à 1919, il fut retenu prisonnier en Angleterre. Reger fait partie de cette génération qui fut marquée de manière décisive et profonde par l'expérience de la guerre et il en résulta pour lui un pacifisme radical (type Ernst Toller, né en 1893.) mais chez d'autres e fut un enthousiasme guerrier radical (type Ernst Jünger, né en 1895). On ne rencontre pas de déclarations programmatiques au sujet de la guerre chez Reger, un telle empreinte n'est donc qu'indirectement dérivable. Un roman, qui devait porter le titre de « 554 », et élaborait des expériences de la guerre et de la captivité¹⁶, resta non-publié, bien pour la raison que l'auteur craignait de sombrer dans la vague des romans de souvenirs de la guerre et de romans guerriers qui envahirent alors le marché, en se rattachant à A. Zweig, Remarque et Renn. Mais aussi dans *Union der festen Hand*, il est clairement lisible quelles conséquences, Reger avait tirées de cette guerre. Les premiers chapitres consistent en une liquidation avec celle de l'état d'autorité wilhelmine qui ne conservait encore que la fidélité de l'annexionnisme industriel, tandis que l'héroïsme perverti et les paroles tenues par le *Kaiser* échouaient face aux sujets qui s'opposaient. La métaphore militaire signale toujours constamment dans le roman l'oppression, la contrainte, l'absence absolue du droit ou bien elle démasque la conscience fautive de ceux sur lesquels elle est employée. Le coron des ouvriers appelé « *la glèbe flamboyante* [*Flammende Scholle*] » avec sa rue tirée au cordeau et sa projection horizontale uniforme est soumise à un contrôle dont la tournure militaire est camouflée telle une prévenance. Les clôtures y sont unitairement peintes en « gris vert », car « on disposait encore depuis la fin de la guerre de telles réserves incommensurables de cette couleur (p.341) [laquelle valut en 1914-18 aux Allemands pillant les fermes du Nord de la France (1 « casque à pointe » par ferme et logeant sur place pour contrôler la production) le joli nom évocateur de « doryphores » ; mais tout l'état major des aciéries Zander reste sous la coupe du général Großenbaum, ex-membre de l'état-major impérial de Guillaume II, *ndt*] — un détail, qui saisit de manière pointue la situation. Fièremment, d'un autre côté « ces généraux et officiers servent dans l'armée économique » (p.224) toute cette « métaphorisme » militaire [et prussien, par surcroît, soit le « pire » qui existe ! *ndt*]. Sur la tombe de l'un des leurs, un « très grand », les industriels ont déposé une couronne avec l'inscription : « *Les soldats de l'Union du charbon et du fer s'inclinent devant le cercueil de leur compagnon d'armes* » (p.326). Reger reproche ainsi aux « bataillons d'ouvriers » leur adaptation inconsciente à l'héroïsme menteur de leurs oppresseurs. Une manifestation prolétaire devient inopinément pour lui une troupe paradant : « militairement structurée, au même pas et avec un chef de file, coude à coude, pouce vers l'avant et main à la hauteur de la boucle de ceinturon » (p.148).

Le règlement d'exercice prussien, Reger devait le connaître à suffisance. Lors de sa libération de captivité en 1919, il se rendit dans la région de la Ruhr, pour trouver une place dans le service scolaire, pourtant il atterrit au bureau de presse des aciéries Krupp, où il sera actif jusqu'en 1927. Le « bureau du calcul de l'opinion publique »¹⁷ devient pour Reger, comme le roman le démontre parfaitement, le poste d'observation idéal ; car de là, il a une riche opportunité d'influencer les mécanismes journalistiques vers l'extérieur et aussi d'étudier la vie intérieure d'un grand cartel.

« Le bureau de presse n'est pas seulement la station de passage de l'entreprise vers le monde, c'est aussi le point de passage d'un ressort à un autre ressort. »¹⁸ De là s'éclaire la précision frappante des détails, le discernement, la pénétration des diverses instances et domaines, jusqu'à la connaissance personnelle des capitaines d'industrie, car de temps à autre, le bureau de presse parvenait « à agir jusqu'au sein même de l'intuition spirituelle et sociale des potentats »¹⁹. Reger a anticipé ainsi le procédé d'un reporter comme Günter Wallraff, à savoir celui de décrire les fonctions de rôle temporaires de la gestion d'industrie à partir d'une perspective interne.

Le contact avec de nombreux journaux locaux et régionaux, qu'il gagna au moyen de son activité, dut avoir éveillé chez Reger l'impulsion d'une activité journaliste propre. À partir de 1924, il fut un collaborateur régulier de la *Berliner Börsen Zeitung*, la *Rheinischen-Westfälischer Zeitung*, la *Frankfurter Zeitung* et la *Kölnischen Zeitung*. Étant donné qu'il était un employé du bureau de presse des aciéries Krupp et qu'il n'était pas autorisé à écrire dans d'autres journaux, il fut contraint d'avoir recours au pseudonyme : en renversant des deux dernières syllabes de son nom **Dannenberger**, il en fit le pseudonyme Reger.

¹⁵ La fonction journalistique, à l'endroit cité précédemment.

¹⁶ Reger en publia des extraits dans la *Weltbühne* et dans le *Dortmunder General-Anzeiger*.

¹⁷ Erik Reger : *Adversaire du journalisme*, dans *Die Weltbühne*, 25 (1929), II, p.472.

¹⁸ *Ebenda*, p.475.

¹⁹ *Ebenda*.

À une mise en valeur de son expérience journalistique, Reger n'était pas intéressé, pour lui sphère professionnelle et journalisme précoce s'excluaient. Il semble qu'il eût recherché un contrat pour une activité qui ne le satisfaisait plus complètement. Aussi suivit-il une tendance traditionnelle vers les feuilles littéraires et devint bientôt quelque chose comme un correspondant de théâtre des grandes feuilles littéraires pour la région de la Ruhr. Ces débuts sont foncièrement conventionnels, les critiques n'allaient pas au-delà au plan stylistique de ce qui était usuel à l'époque dans les rubriques intitulées *Feuilleton* [traduites en général par « feuilles littéraires », *ndt*]. Ses jugements sont déterminés par l'éducation bourgeoise rigide, qu'il devait lui-même bientôt attaquer de manière intensive et ne possédait pas encore la dimension politique de ses textes tardifs. L'étendue de ses intérêts et activités est bien entendu remarquable ; à côté de la critique théâtrale, celle de l'opéra, de la musique et de l'art, il écrit sur des questions d'architecture et d'aménagement de la ville.²⁰ Le concept conservateur de la nature de ces critiques précoces correspond au traditionalisme avec lequel elles opèrent. Manifestement inspiré par des conceptions expressionnistes, Reger rend hommage à un mythe magique-extatique, religieux-métaphysique de « créateur et créature »²¹. Une création artistique n'a ni besoin d'une « occasion », ni d'un « choc », ici il ne reconnaît que pulsion originelle, enchaînement de destinée de l'extérieur et de l'intérieur. L'artiste se ressent sous une contrainte « cosmique », sous un « rayonnement magique ».

« Je veux que cela me semble comme si l'on devait largement insister sur la nature religieuse des relations entre créateur et créature. Si l'œuvre prend naissance de la volonté créatrice, alors la volonté prend pourtant naissance d'abord de la foi dans les forces supérieures. La volonté met en route par le corps une transformation mystique qui mène à la révélation. »²²

En 1931, par contre Reger définit :

« L'art est une science. Le moyen qu'il utilise, n'importe pas ; mais si vous laissez de côté toutes les cérémonies secrètes, ce dont l'acte est tout entouré de création artistique, pour instiller du respect chez le profane (à l'égal du magicien dans la variété de son exposition pantomime des difficultés supra-humaines de son numéro-programme qui fait impression sur la naïve âme de cœur) : ainsi ne reste-t-il qu'un processus du penser comme cela est en usage dans le travail scientifique. »²³

Des oppositions aussi absolues sont à peine pensables, le degré du processus de changement que Reger traverse dans ces années, devient évident. Le vocabulaire religieux, avec lequel il réécrit sa théorie esthétique, lui sert désormais, en 1931, d'instrument de démasquage. Il polémiquait contre lui-même, lorsqu'il explique le pathos des années antérieures comme un simple « tour de variété ». Ses attaques constantes, après 1927, à l'encontre de tout « pathos de culture », contre l'éthique des « valeurs éternelles »²⁴ ; contre un art qui ne voudrait rien être que « culturel, sacerdotal, aristocratique, célébrant »²⁵, ses campagnes contre toute phraséologie dans l'*Union de la main ferme*, rencontrent ses propres positions surmontées. Tout processus de changement de Reger se laisse décrire comme une orientation sur des choses de nature concrète du courant culturel-littéraire de la phase de stabilisation (1924-1929).²⁶ Les premiers indices d'une nouvelle orientation se trouvent chez Reger dans les années 1926-27. Il se tourne inconditionnellement sur l'actualité, sur le présent (« c'est notre devoir de vivre en lui et avec lui »²⁷) qui devient son programme et il se confesse comme appartenant au « réalisme pragmatique » comme une « loi vivante de cette époque »²⁸. Aussi nettement sa critique théâtrale adopta-t-elle des contours modifiés. Reger s'éloigne de plus en plus de la critique isolée, détaillée, au profit d'une analyse des contextes plus vastes. L'ensemble de l'activité théâtrale de la région de la Ruhr est soumis ainsi à une révision, Reger cherche une pratique théâtrale qui soit adaptée aux conditions spécifiques du « district industriel ». Nouvelle est l'intervention sociologique de ses réflexions théoriques, une politisation n'est pas méconnaissable.

²⁰ Par exemple : *Architecture comme épopée*, dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, 25.7.1926. *Maisons d'acier* dans *Kölnische Zeitung*, 25.9.1927.

²¹ *Créateur & création*. Dans : *Berliner Börsen Zeitung*, 7.8.1924.

²² *Ebenda*.

²³ *Petites hérésies sur l'art et la popularité*, dans : *Dortmunder Generalm-Anzeiger* 26.5.1931.

²⁴ *Ruhprovinz*, dans : *Die Weltbühne* 24 (1928), II, p.294.

²⁵ *District industriel et théâtre d'époque*, dans *Der Niederrhein II* (1929), H5, p.16.

²⁶ Voir au sujet de la littérature de niveau réalisme pragmatique : Horst Denkler : *La théorie de littérature des années 20. Au sujet de l'autonomisation du post-expressionnisme littéraire en Allemagne. Une conférence dans Monatshefte* 59 (1967), pp.305-319 ; du même auteur : *Cause et style. La théorie du nouveau réalisme pragmatique et ses répercussions dans l'art et la poésie*, dans *Wirkendes Wort* 18 (1968), pp.167-185. Helmut Lethen : *Nouveau réalisme pragmatique 1924-32. Études au sujet de la littérature du « socialisme blanc »*, Stuttgart 1970. Karl Prümm : chapitre nouveau réalisme pragmatique » dans : *La littérature du nationalisme soldatesque du 20^{ème} siècle (1918-1933). Idéologie de groupes et problématique d'époque* vol. 2, Kronberg/Taunus 1974, pp.219-276. Wolfgang Rothe (éditeur) : *La littérature allemande dans la République de Weimar*, Stuttgart 1974.

²⁷ *Formes de bureaucratie théâtrale* : dans *Kölnische Zeitung*, 11.12.1927.

²⁸ Stahlhäuser (note 20).

« Une scène est essentielle, lorsqu'elle empoigne le public dans sa capacité d'évolution et non en saisissant de manière persistante son instinct. »²⁹

L'intention de changement politique, qui est censée émaner du théâtre est encore ici, en 1926, formulée de manière prévenante, la solution qu'offre alors Reger part encore totalement des structures données : « Allongement du rayon des grands centres d'action » au lieu d'un éparpillement en de nombreuses petites scènes insignifiantes.³⁰ Trois ans plus tard, la méfiance est abandonnée vis-à-vis d'un refus sans compromis du théâtre subventionné traditionnel ; Reger développe des alternatives radicales, qui sont foncièrement à placer dans une série telle que les projets précoces de Brecht d'un théâtre épique et du programme de Piscator d'un théâtre politique. Là-dedans Reger voit « l'appareil artistique » du théâtre, son fonctionnement « à vide », « inessentiel, contraire au sens et non-rentable », parce qu'il est déroulé selon le « modèle de style existant »³¹, dans le contexte d'une culture politique manquée des associations culturelles et des instances de formation.

« Les lieux officiels voient dans la population de l'industrie une masse inculte, et non pas les énormes possibilités qu'offre la qualité de celle-ci de ne pas être chargée d'un quelconque préjugé. Ils se mettent donc à la remplir avec le pensum de formation transmis. Ils lui font subir leur respect et donc une qualité passive. Ils l'endorment avec l'index levé tout à fait, au lieu de la faire sursauter par des confrontations actuelles provenant de l'absence d'intérêt. »³²

La « productivité du public »³³ n'est atteignable, selon Reger, que par un « sentiment le plus puissant du présent » porté par « un drame de réalité » dominé « par un processus de logique et de vraisemblance » qui correspond au tout puissant quotidien de cette contrée et ne le dégrade pas en un dimanche petit-bourgeois, édifiant et idyllique »³⁴. Ce « théâtre du temps », qui prend pour cible un « groupe de spectateurs »³⁵ jusqu'à tenus « sous surveillance », « réel et pragmatique, conscient du temps », doit porter un « caractère d'expérimentation », mais édifier aussi une ligne claire dans « le répertoire et dans le style de représentation », qui gouverne celle du relâchement de la forme rigidifiée, sur la compréhension allant de soi de l'expression, sur la stimulation de la discussion, bref, tout ce qui guide vers ce qu'on pourrait caractériser comme un élément populaire nouveau. »³⁶

« L'ancienne forme du théâtre est celle de la société ou du théâtre d'école avec le stigmate : distraction, littérature, tuer le temps — et avec la dernière apparition de la salle des fêtes. La forme nouvelle est le théâtre d'époque avec le stigmate : caractère, vie, conviction — et avec la première apparition du studio, des groupes d'expérimentation composés de jeunes auteurs, acteurs, metteurs en scène. »³⁷

Le critique de théâtre serait donc aussi à redécouvrir. On croit avoir devant soi des positions à partir du débat sur le théâtre des années 60 et sa rigueur est d'une actualité surprenante avec laquelle Reger dérive ses conceptions à partir du pôle du public. Le théâtre devrait travailler « purement et simplement et sans pose ni allure, pour les besoins du public », au lieu de le considérer comme « un objet, une affaire ».³⁸

Une « dramaturgie du théâtre de province », dont Reger évoque le projet, avec Hannes Küpper — dramaturge de la ville de Essen qui est un ami — lors d'un entretien radiophonique, part de cette thèse fondamentale que « les considérations dramaturgiques ne se laissent plus déterminer par les exigences théoriques du théâtre, mais au contraire par des besoins pratiques du public ».³⁹ Les effets intentionnels, une « éducation du regard », une « acuité de la force de jugement », l'encouragement d'une « prise de position critique envers la vie publique » doivent se fonder sur un « jugement du public dans la région où il a grandi. »⁴⁰

Pourtant, pour Reger, l'inversion de ce principe vaut aussi : « Aujourd'hui l'écrivain pose aussi ses revendications au lecteur. »⁴¹ Celles-ci sont articulées dans le « mode d'emploi », qui est adjoint au roman. Le retournement contenu explicitement ici dans le fait de s'adresser au lecteur, l'appel idéaliste à son

²⁹ Formation théâtrale, dans : *Kölnische Zeitung*, 23.1.1926.

³⁰ *Sociologie du théâtre dans le district industriel*, dans ; *Die Scene* 16 (1926), p.164.

³¹ *Bassin industriel et théâtre du temps* : (remarque 25), p.14.

³² *Culture politique dans la Ruhr* dans *Des Kunstblatt XIII* (1929), p.296.

³³ *Théâtre, villes, publique*, dans *Dortmunder General-Anzeiger* 8.2.1931.

³⁴ *Bassin industriel et théâtre du temps* : (remarque 25), pp.14 & 16.

³⁵ *Ebenda*, p.15.

³⁶ *Théâtre, villes, publique*, (remarque 33).

³⁷ *Bassin industriel et théâtre du temps* : (remarque 25), p.14.

³⁸ *Retour à l'illusion*, dans : *Das Kunstblatt* (1930), pp :240 & 238.

³⁹ *Dramaturgie du théâtre de province*, extrait d'un entretien entre Hannes Küpper & Erik Reger devant le micro de la radio berlinoise. Dans *Die Scène* 21 (1931), p.297.

⁴⁰ *Ebenda*, pp.297, 2998 & 301 .

Reger et Küpper n'échappent pas ici il est vrai au danger de gagner des actes de base nécessaires et spécifiques des attentes des spectateurs provinciaux par fixation spéculative de qualités « de paysans ». Herbert Ihering à renvoyé à cela dans sa polémique contre ce dialogue, à laquelle Reger et Küpper ont répondu d'une manière tranchante. *La fin d'une polémique*. Dans *Der Scheinwerfer* (Essen) 6 (1931), H, 7, pp.21/223.

⁴¹ *La fonction journalistique de la composition* (note 9).

activité, sont des moments spécifiques de la nouvelle réalité pragmatique. Les exigences à demi-ironiques de rédiger soi-même le dernier « compte-rendu du *General-Anzeiger*, « est une expression de l'espoir de Reger en son lecteur de comprendre la réception de l'ouvrage comme un processus de travail. Bien loin de se livrer à une lecture contemplative, quiète et méditative, le lecteur doit s'efforcer de découvrir la structure de fond, « les roues dentées de l'engrenage de l'usine », d'en reconnaître le caractère d'usage, la « valeur d'utilité »⁴² du produit esthétique, les relations envers une réalité immédiate.

Le virage de Reger vers cette réalité pragmatique nouvelle a pour conséquence un changement des objets et des intérêts. En 1927, il prend congé du consortium Trupp et devint dès lors un journaliste et écrivain libre. Les occupations avec le théâtre, la musique et la critique de l'art ne se trouvent plus au centre de son activité de journaliste, d'autres objets passent au premier plan. En premier lieu, une confrontation critique avec la « province de la Ruhr » et les problèmes économiques et sociaux de celle-ci, avec son histoire, avec ses institutions et ses porteurs de pouvoir, ses physionomies politique, idéologique et artistique. Quoique Reger ne se lia plus à la région de la Ruhr, il demeura cependant à Essen, celle-ci était un haut lieu journalistique jusqu'à la **césure forcée** de l'année 1933. Reger n'était donc pas lié à la métropole de Berlin, comme la plupart des journalistes des années 20, mais au contraire, il resta exclusivement rattaché à la ville principale du « duché de l'industrie lourde ».⁴³ Pourtant tout ceci est tout autre chose qu'une perspective rétrécie, on recherche en vain en effet dans ses textes des choses mises de côté, des moments de contemplation plus paisibles ou appauvrissants. Sans tomber dans le patriotisme local ou l'esprit de clocher, Reger décrit la province en prenant une distance critique, qui est pourtant souvent définissable par une émotion et un amour vache. La reconnaissance critique de la province, sa découverte comme une « forme de vie », comme une partie essentielle de la réalité sociale et politique est une littérature spécifique de l'époque de la littérature des années 20, un contre-poids au régionalisme authentique, aux tendances de la prépondérance du sang et du sol créatrice de mythes.⁴⁴ Elle a principalement lieu dans le roman et le récit, au plan journalistique, elle n'a aucune conséquence semblable à la manière dont Reger observe la province. Il faudrait ici mentionner l'histoire du village d'Oskar Maria Graf, dans lequel les constellations politiques du « grand monde » font irruption⁴⁵, le portait satyrique de Marieluise Fleißer de la petite ville de la classe moyenne et ses grandeurs sportives locales⁴⁶, l'appréhension à demi-documentaire des mouvements politiques provinciaux de Lion Feuchtwanger et Hans Fallada (le putsch d'Hitler/le mouvement campagnard).⁴⁷ Ernst Bloch intercale dans son résumé des années 20 (« *Un héritage de cette époque* »), des descriptions concises de petites villes désertes, ennuyeuses et leur désespoir.⁴⁸ La province est pour lui le lieu de « l'inégalité » manifeste, avec son réservoir en « matériel pré-capitaliste ».⁴⁹ Là-bas « règne la phrase d'hier »⁵⁰, ici les modes usées des grandes villes sont servies. Sur le standard culturel de la région de la Ruhr, Reger écrit en 1928 : « Ici c'est l'épidémie de danse et de gymnastique des années 1920/23 à vue d'œil qui culmine. Ici des débats sont menés sur Wedekind [...] Ici un film devient actuel lorsque personne sinon n'a plus envie de le voir. »⁵¹ Sur la formule « non-contemporanéité », la catégorie centrale de l'analyse blochienne, se laissent aussi réduire des reportages de Reger à partir de la province : urbanité extérieure, mais « manque de substance de grande ville », un « développement soi-disant américain » avec la dominance simultanée d'un « type spirituel », qui porte des « vestes en laine peignée, chemises de chasseur et chapeau avec blaireau », extrême concentration du pouvoir économique et tables des habitués éclairée en permanence »⁵². Ceci fournit une image d'ensemble d'un « conglomérat barbare » qui parfois ressemble à un « paysage de guerre »,⁵³ caractérisé par l'absence de construction des édifices de la ville : « Les plus forts contrastes frais et naïfs côte à côte : nouvelle volonté architectonique au beau milieu d'un amoncellement fantastique d'abominations du style de la manufacture baroque écoulee ; quartiers de misère à côté de manoirs d'usines, commerces à côté de distilleries ; grands cinémas à côté de vieilles églises ;

⁴² Ebenda.

⁴³ *Écrivain national de l'industrie lourde* (note 5), p.540.

⁴⁴ Voir Helmut F. Pfanner: *La „littérature de province“ des années 20*. dans *La littérature allemande dans la République de Weimar*, éditée par Wolfgang Rothe, Stuttgart 1974, pp.238-251.

⁴⁵ Par exemple *Ténèbre. Six histoires de village*, Munich 1926.

⁴⁶ Melreisende Fried Geyer, Roman (1931). Sous le titre *Une parure pour l'association. Roman pour fumer, faire du sport, aimer et vendre*. (Vol. II, Roman récits en prose, essais, Francfort-sur-le-Main 1972).

⁴⁷ Lion Feuchtwanger : *Succès. Trois années d'histoire d'une province, roman* (1930). Hans Fallada : *Fermiers, bonzes et bombes. Roman* (1931). [Hans Fallada a fait récemment une résurgence surprenante autant que méritée en France avec son roman d'après-Gerre « sur commande politique » : « *Seul dans Berlin*, » qui été aussi scénarisé au cinéma. *ndt*]

⁴⁸ *Petite ville dans : Héritage de ce temps*, Francfort-sur-le-Main 1973, p.32.

⁴⁹ Ebenda, p.144.

⁵⁰ Ebenda, p.32.

⁵¹ *Province de la Ruhr* (note 24), p.923.

⁵² Ebenda, pp.918, 919 & 920.

⁵³ Ebenda, pp.919 & 920.

villas modernes à côté de corons couverts de suie ; rythme industriel, tempo et énergie à côté de bonhomie et confort spirituel. Signes limpides de ce qui est inamovible, de non achevé et non travaillé à fond ; »⁵⁴
La physionomie de la région de la Ruhr esquissée dans le journalisme entre dans l'*Union de la main ferme*, à la fois roman d'industrie et de province. Ici aussi la « forge des armes de l'empire » est un monument de la non-concomitance ou non-contemporanéité des inégalités, une accumulation des phraséologies d'hier, à partir de laquelle tous les acteurs réfèrent leur idéologie.

Les pratiques de l'industrie lourde, qui règne en tant que pouvoir quasiment absolu sur la région de la Ruhr, sur son travail systématique de l'opinion publique, Reger les rend publiques après 1927. Avec la transposition journalistique directe des connaissances qu'accumulent des connaisseurs industriels internes, ses textes gagnent leur qualité spécifique, qu'il fait enregistrer au nombre des productions journalistiques saillantes de son époque.⁵⁵

Reger dut tout d'abord scruter l'horizon en direction d'un médium journalistique approprié. La **Rheinisch-westfälische Zeitung** (Essen) ou bien la **Kölnische Zeitung**, caractérisées elles-mêmes comme des publications propres à l'industrie⁵⁶, ne consentaient d'intérêt interne sans restriction inoffensive que dans le style du feuilleton. Dans la **Weltbühne**, il rencontra finalement un forum adéquat pour son intention de mise au clair. Les comptes rendus d'expérience industrielle de Reger sont encadrés dans la stratégie rédactionnelle d'ensemble des revues hebdomadaires intellectuelles de gauche qui sont à localiser dans les domaines de la justice, le militaire, la bureaucratie d'état et des résidus du penser des autorités étatiques, dans le but de rendre transparents des domaines qui échappent de manière persévérante à l'opinion publique. Dans la **Weltbühne** paraissent les travaux journalistiques les plus importants de Reger dans les années 20, représentant autant d'études préalables à l'*Union de la main ferme* et qui peuvent par conséquent être reprises mot pour mot dans le roman.⁵⁷ Les propres exigences nouvellement concrètes envers l'exactitude, la proximité du réel, la relation à l'actualité, ces articles/études les manifestent sans exception. Ils sont marqués du sceau de l'expérience concrète et de l'investigation exacte, ils adaptent une terminologie et une procédure d'analyse de la critique sociale marxiste. Ils maintiennent l'équilibre entre une conceptualité sociologiquement teintée et une métaphore pauvre, qui presque toujours fait mouche. La virtuosité des circonvolutions, le pointage ironique, la fraîcheur satirique, la mise en articulation réussie avec des citations et des informations, ne les fait apparaître aucunement aujourd'hui encore comme recouvertes de poussière. La description des manières de fonctionner d'un bureau de presse, la façon d'en rendre visible les ramifications politiques et journalistiques dans les canaux d'influences de l'industrie (*Les pontes du journalisme*) pourraient aujourd'hui servir d'analyses exemplaires, l'investigation idéologique des revues [internes, *ndt*] des entreprises, avec leurs thèmes et propagandes « diverses » ou « à côté » qui semblent anodins, est utilisable dans la presse actuelle des masses.

Les collaborateurs du **General-Anzeiger** pour Dortmund et l'ensemble de la région industrielle de Rhénanie-Westphalie, forment, à partir de 1931, un second centre de gravité de l'activité de journaliste pour Reger. En 1929 encore, il s'était plaint d'un « manque absolu d'énergie journalistiques » dans le district : « L'ensemble du domaine de l'industrie de la Rhénanie-Westphalie n'a pas d'organe récapitulatif qui le secoue. [...] Personne ne formule de point de vue, personne ne semble avoir de point de vue. »⁵⁸
Cette attente élevée, il semble que deux années après, le **Dortmunder General-Anzeiger [DG-A]** l'eût exaucée, qui sur la première page signale « La plus grande édition allemande en dehors de Berlin, *Größtesblatt West-Deutschlands* » (à la fin des années 20, 250 000 exemplaires). Et le « point de vue » de cette feuille locale, qui n'est absolument pas non-provinciale, était aussi celui de Reger de la gauche bourgeoise, pacifique, avec de nettes sympathies pour le mouvement ouvrier dans le même combat à l'encontre du nsdap (parti nazi) et ses alliés. En tant que lieu d'éveil au danger du fascisme et ses méthodes terroristes, le **Dortmunder General-Anzeiger**, fut renvoyé à s'exposer après 1930, en voulant leur opposer une alliances des forces de gauche.

Dans ce journal, de 1931 à 1933, parurent une abondance d'articles d'Erik Reger, dans la section « Art & Science », mais aussi dans la section politique principale. Reger y prend part aux débats sur la légitimation

⁵⁴ *Politique de culture dans la Ruhr*, (note 32), p.296,

⁵⁵ Ernst Glaeser a repris — dans un volume édité par lui et « Bilan ». *Une coupe en travers du journalisme allemand* (Hambourg 1929) — les reportages de Reger « Ruhrprovinz » et « La réelle presse ouvrière ». Dans le recueil sont entre autres représentés par Oseph Roth, Ernst Glaeser, Bernard von Brentano, Alfons Paquet, Heinrich Hauser, Egon Erwin Kisch, Arnold Zweig, Hermann Kesser, Lion Feuchtwanger, Carl von Ossietzky, Hans von Hentig, Herbert Ibering, Sirgfrid Kracauer, Frank Warschauer.

⁵⁶ *Les pontes du journalisme* (note 17), p.475.

⁵⁷ *Ruhrprovinz* (note 24) ; *La vraie presse ouvrière* 25 (1929), I, pp.366-372. *Les pontes du journalisme* (note 17) ; *Reporter dans le pot à charbon* 26 (1930), I, pp.792-797. *Poètes nationaux de l'industrie lourde* (note 5) ; par ailleurs paraissent de Erik Reger dans la *Weltbühne : Magie du théâtre d'Allemagne de l'Ouest* 26 (1930), II, pp.52-56 ; *La question de la dette de la rationalisation* 28 (1932), I, pp.407-410 ; *Camp de prisonniers. Extraits d'un roman non publié* « 554 » 26 (1930), I, pp.64-67.

⁵⁸ *Politique culturelle dans la Ruhr* (note 32), p.293.

du théâtre subventionné dans la situation d'aggravation de la crise économique⁵⁹, il écrit sur des problèmes de sociologie de la littérature⁶⁰, traite des thèmes de politique littéraire⁶¹ et rédige en même temps des articles éditoriaux sur des questions de politique monétaire⁶² et sur la stratégie des associations d'entreprises.⁶³ Il a ses informateurs au centre de l'événement, il a aussi un large discernement à « l'intérieur même des entreprises ». Reger publie des comptes rendus sur le cours de conférences secrètes des industriels ; dévoile leur tactique de crise, leurs recettes qui sont véritablement censées rester parfaitement dissimulées. Le romancier, théoricien de la littérature et critique de théâtre, peut en même temps apparaître comme un commentateur compétent des aspects économiques — ceci aussi trace les contours une fois encore de la singularité de Erik Reger et ceci pas seulement dans la littérature des années 20. Si les publications dans la *Weltbühne* furent des projets constituant des parties de l'*Union der Festen Hand*, les articles de journaux de la *DG-A* fournissent quant à eux d'importants commentaires et accentuations des positions du roman.

Le vaste journalisme entre 1927 et 1933 développe conséquemment la programmatique politique-esthétique dont est portée l'*Union der Festen Hand*. La clarté, l'engagement, voire en effet, la radicalité, avec laquelle sont propagées les maximes de la nouvelle réalité pragmatique, font apparaître Reger comme l'un des auteurs typiques de cette orientation. Un *impetus* fortement imprégné des Lumières relie assurément tous les auteurs nouveaux et concrets et chez Reger cela devient carrément un élément constitutif de sa production. Toutes ses publications présupposent un concept emphatique d'opinion publique, un « rendre visible » des situations intenable et d'illégalité, c'est là pour lui la condition préalable à son écartement. Comme les reporters E. E. Kisch, Joseph Roth, Siegfried Kracauer, Ernst Glaeser, Bernard von Brentano, qui pénètrent dans le district, auquel l'opinion publique est renvoyée dans sa masse, ainsi Reger voit aussi sa mission dans le fait de « reconnaître ce « levier archétype et de placer en pleine lumière du jour, ce moteur interne qui s'épouvante de la lumière »⁶⁴. Partout où les instances de l'opinion publique se dérobent, ou bien que des fausses images sont en circulation, selon Reger, l'auteur conscient de sa responsabilité est appelé à faire son entrée en lice. Ainsi tente-t-il d'attirer l'attention de l'opinion publique, qui n'en a absolument aucun soupçon, sur la « presse ouvrière réelle » des revues internes de l'industrie, il en révèle les manipulations journalistiques de l'industrie, souhaiterait que dans le roman, l'héroïsme emblématique, auquel la région Ruhr est habituellement réduite, soit corrigé par une image réelle. Un éclaircissement, tel qu'il veut ainsi être efficace, selon les exigences de Reger, s'associe toujours à la polémique. Il en circonscrit la compréhension de soi avec une résolution combattante et aussi avec des métaphores militaires, il implique au plan journalistique nécessairement chez lui, agressivité et provocation. « La critique provocatrice est une arme. »⁶⁵ Qui s'efforce d'éclairer les choses « doit avoir la responsabilité d'une patrouille et ne doit pas manquer le point le plus insignifiant »⁶⁶. Le journalisme, Reger le conçoit comme un « contrôle »⁶⁷ en charge officielle, comme un service rendu exigé, qui ne spéculé pas sur des « reconnaissances officielles », mais œuvre à partir, et au contraire, sur « l'effroi officiel qui est le seul productif »⁶⁸. Des fonctions identiques échouent au roman d'époque qui, pour Reger ne peut être qu'un « roman polémique »⁶⁹ : « Le roman polémique doit agir comme un appareil de rayons X et avec un acuité pénétrante, simplement montrer le mécanisme spirituel de l'époque, qui prépare les événements extérieurs. »⁷⁰

La « crainte officielle » ou bien, pour le moins, la peur de ce qui relève de la responsabilité, Reger l'atteignit avec sa critique du théâtre. Sous le reproche de polémique « non-objective » et « faisant du tort », le théâtre de la ville de Bochum décrète en 1928, l'interdiction d'une visite prévue de Reger et le fait évacuer du théâtre par la police, un éclat qui va faire sensation dans la province de la Ruhr. Reger dépose plainte pour défendre son droit de visite, le procès a lieu en 1931, devant la cour suprême de l'empire et il est perdu dans l'instance supérieure. Ce jugement scandaleux après un procès interlope — jamais le tribunal n'appellera en

⁵⁹ Par exemple : *Théâtre de la Ruhr hors de fonctionnement. Dortmund General-Anzeiger (DG-A)* 17.9.1931.

Théâtre –Président. Mobilisation contre un projet douteux. DG-A, 6.12.1931.

⁶⁰ *Sur la détresse de l'écrivain. Aussi une alarme DG-A*, 17.10.1931. *Entre bohémien et bourgeois. La position de l'artiste dans la société. Dans DG-A*, 6.12.1931.

⁶¹ *Conflits dans l'atelier littéraire dans DG-A*, 22.12.1931.

⁶² *Révolte de l'industrie contre la monnaie, dans DG-A*, 29.12.1931 ;

⁶³ *Des hommes en arrière-plan, dans DG-A*, 15.11.1931 ; *La dictature du dogme, dans DG-A* 9.7.1931.

⁶⁴ *la fonction journalistique du poète, (note 9).*

⁶⁵ *Théâtre, Villes, public (note 33).*

⁶⁶ *Reporter dans le pot à charbon, dans la Weltbühne, 26* (1930, I, p.795.

⁶⁷ Dans le dialogue avec Hannes Küpper (*Dramaturgie du théâtre de province*), Reger parle de son « contrôle de plusieurs années de la province » (note 39), p.299.

⁶⁸ *Voyance ou claire vision ? Les peintures d'Alfons Paquet de la Rhénanie à la lumière des méthodes journalistiques. Dans DG-A* 19.2.1931.

⁶⁹ Ainsi son roman provincial *Le petit coq éveillé* porte-t-il comme sous-titre « Roman polémique ».

⁷⁰ *La fonction journalistique de l'écrivain (note 9).*

consultation des experts objectifs — Reger l'estime à bon droit comme une « intronisation du despotique » comme un symptôme pour la disposition d'esprit de la justice.

Il est temps de contrôler la justice allemande, non pas simplement sur sa prise de position politique, mais au contraire aussi sur ses principes professionnels. »⁷¹

Outre la justice, c'est avant tout l'industrie qui doit faire l'objet d'une clarification journalistique et littéraire, parce que celle-ci se heurte directement ici à des résistances particulières et à des contre-mesures. Après 1918, l'industrie lourde tenta par tous les moyens concevables à sa disposition, de conserver un mutisme protecteur que garantissait l'autorité de l'état. Les bureaux de presse récemment recréés ne font preuve alors d'aucune ouverture, mais servent, comme le démontre l'*Union der festen Hand*, d'instruments entravant l'information et la reconduisant vers des scènes de représentation secondaire. À cela se rajoute la prise d'influence croissante industrielle sur les médias journalistiques jusqu'au sein de la radio⁷², la fondation de sa propre correspondance, l'exploitation du consortium Hugenberg. Ce que l'industrie présente à l'opinion publique, n'abandonne rien de son véritable savoir. Erik Reger estime la fonction de la publicité arrangée : « Sans doute on sait que cette information publique n'est que les trop bruyantes fanfares retentissantes qui sont censées plutôt couvrir qu'accompagner le travail tranquille et délicat derrière les coulisses des gestions administratives de la ville, des partis, des rédactions de journaux, des sociétés de radio, des cabinets de rapporteurs dans les ministères. »⁷³

Le « reporter enragé », Egon Erwin Kisch, qui se procure une entrée dans une « réunion générale de l'industrie lourde », remarque très rapidement, que l'opinion publique ici ne devient qu'une « simple formalité », « que dans son propre domaine de pouvoir on est pour le contraire : à savoir, pour maintenir le secret, pour une autocratie, pour l'absolutisme. »⁷⁴

Une analyse de ce « domaine de pouvoir » est ensuite impossible lorsqu'on se fie aux informations de celui qui en est le maître.

De la part de ceux qui sont les maîtres on ne connaît pas grand chose. Ils parlent seulement pour attirer l'attention sur leur façade et pour soustraire le regard sur leur travail de fond. »⁷⁵

Dans le roman est démontré de manière frappante le refus éclatant de la presse appelée véritablement pour contrôle, laquelle prend pour argent comptant les divulgations officieuses. Le puissant consortium se débarrasse d'un concurrent désagréable par des méthodes criminelles et d'extorsions : « Tous les organes d'opinion publique saluèrent cet arrangement amical comme le seul et unique moyen de sortir d'une situation devenue intenable. »

Ici l'éclaircissement littéraire-journalistique doit accourir, la tâche lui plaît de pénétrer la « façade » à l'aide du procédé documentaire. Le moyen artificiel est en correspondance avec la nouvelle poétique pragmatique et réelle du « reportage comme une observation tranchante, claire et sobre de la réalité en regard d'une imagination gonflée, comme l'usage d'un intellect contrôlable vis-à-vis des charlataneries d'une « âme » incontrôlable »⁷⁶. Le « mode d'instruction » se détourne alors aussi en tout premier lieu de l'impression de fiction et de fantaisie.

« **Qu'on ne se laisse pas illusionner du fait que ce livre est caractérisé comme un roman sur la page du titre.** [soulignement du traducteur] »

En faisant rentrer une multitude de documents (discours, allocutions, communiqués, interviews, articles, prospectus, circulaires, statistiques) Reger veut introduire la preuve qu'ici une réalité immédiate est appréhendée, aussi fantastique qu'elle puisse avoir l'air. Pourtant fictions et documents ne sont pas distinguables pour le lecteur, des événements factifs se retrouvent à côté de situations inventées, des personnes réelles sont confrontées à des personnages de roman fictifs. Ces formes mixtes caractérisent presque tous les romans d'époque des années 20. Comme Reger, leurs auteurs ne comprennent pas la fiction comme une couche que l'on peut clairement ôter d'une couche documentaire, mais comme une

⁷¹ *Les droit sur la fréquentation du théâtre*, dans *DG-A*, 7.12.1931.

⁷² Voir à ce propos Kurt Koszyk : *Au sujet du comportement de l'industrie et de la presse*. Dans : *Système industriel et développement politique dans la République de Weimar*. Débat du symposium international à Bochum des 12 au 17 juin 1973. Édité par von Hans Mommsen, Dietmar Petzina, Bernd Weisbrod. Düsseldorf 1974, pp.704-716.

[L'année 1925, déjà importante par la mort de Rudolf Steiner le 30 mars, marque la fin de la conférence-initiation source d'initiative personnelle et de recherche personnelle et l'arrivée de la radio accompagnée de la publicité, bientôt manipulée par la propagande nazie et par l'effet « loupe » grossissant sur quelques événements de l'actualité.

L'arrivée des nazis ne s'explique pas par ailleurs que par des causes extérieures, elle résulte aussi de relâchements, de graves failles, dans le système scolaire et la justice, la tolérance des milices par Weimar et des générations entre 1900-1920, véritables « zombis » qui fourniront autant de jeunes SS, qui semblaient avoir perdu toute notion d'humanité. C'est beaucoup plus difficile à étudier que d'en déclarer que le Traité de Versailles seul responsable. *ndt*]

⁷³ *Le pavé de basalte. Qualités directionnelles de l'économie d'Allemagne l'ouest* dans : *DG-A*, 10.6.1931.

⁷⁴ Egon Erwin Kisch : *Assemblée générale d'industrie lourde*, dans E.E. K : *Le reporter forcené* (1925) Recueil d'œuvres en une édition unique édité par von Bodo Uhse et Gisela Kisch. Vol. IV, Berlin/Weimar 1974 (2^{ème} édition), p.257.

⁷⁵ *Les pontes du journalisme* (note 17), p.471.

⁷⁶ *Démolition de l'intérieur* dans *DG-A*, 2.11.1931.

normalisation et pointe un renvoi à la réalité comme légitime et indispensable censé renforcer. Même aux personnages fictifs, Reger tente de leur attribuer un caractère documentaire. L'article de la figure prolétaire principale du roman, Adam Griguszies, rédige pour la revue interne (pp.489 et suiv.) représente un montage de lettres réelles des lecteurs provenant des ouvriers.⁷⁷

De fait une des qualités essentielles de ce roman c'est de se trouver en rapport constant avec la réalité, dans son authenticité. Il vit de la contemplation intuitive systématique de son auteur, dont une connaissance exacte s'étend jusqu'aux détails et domaines annexes les plus insignifiants. Il n'y a rien ici de rapporté ou de colporté, rien d'une information de « seconde main », aucunes impressions rapidement récapitulées. Les « connaissances précises de la matière », une « relation tranchée et engageante à l'objet »⁷⁸, que Reger éleva aux exigences les plus fondamentales de l'auteur journaliste et que l'on doit absolument accorder à son roman dans une haute mesure.

Il a moins réalisé conséquemment le concept propre d'une « littérature de la simultanéité [*Gleichzeitigkeit*] ». On doit définitivement prendre congé, selon Reger, de la « thèse dangereuse, que l'art nécessite la technique du contrepoids ». Au contraire, il « vaut de pénétrer le monde industriel avec la conformation artistique »⁷⁹, d'écarter la « contradiction entre les sentiments du passé et les énergies du présent ».⁸⁰ Ses principes stylistiques qui doivent permettre d'atteindre cela, Reger a la capacité de ne les transcrire que sous les formes nouvelles, pragmatiques, typiquement immédiates, comme « exactitude », « non-équivocité », « précision », qui ne gagnent pas non plus en caractère concret du fait qu'elles sont élargies en catégories morales.

« Effacer une idée est pire que de la combattre. Clarté et non-équivocité sont les qualités les plus importantes là où il s'agit de résolutions spirituelles. »⁸¹ Avec une attitude anti-expressionniste Reger polémique contre « l'ornemental », contre « l'arabesque », contre « le tarabiscoté », contre la subjectivité des « sentiments privés et les états d'exception »⁸², contre la « voyance » et la « passion flamboyante »⁸³, il requiert « l'émancipation du symbole » et « l'aliénation » de la « poésie »⁸⁴.

Métaphores et symboles sont pour sa compréhension la réduction illégitime de la réalité pluridimensionnelle en son « reflet dénaturé », la volatilisation des « phénomènes » réels⁸⁵. Ainsi se tire d'affaire la conscience publique lorsqu'elle parle du « pot du charbon de la Ruhr [*Ruhrkohlenpott*] », « avec une paire de métaphores à poigne du genre : cœur économique d'Allemagne, capitaines d'industrie, patrie du prolétariat, magnat de l'industrie, moulin à os, forge, Vulcain, district noir »⁸⁶.

L'exactitude postulée, Reger croit pouvoir la gagner par le recours simple à l'objet technique, la soi-disant sûre « diagonale de l'esprit technique, qui traverse notre époque »⁸⁷, est censée devenir une ligne directrice de la littérature. Dans la reproduction « simultanée » des « matières techniques » la « nécessité » qui leur est immanente peut entrer qui exclue ensuite automatiquement « l'arbitraire » et l'irrationalité des métaphores.⁸⁸ Le rationalisme strict de la théorie littéraire de Reger se renforce jusqu'au désaveu de toute dimension émotionnelle.⁸⁹

Reger ne cesse de faire pression sur le « simultané [*Gleichzeitigkeit*] », c'est-à-dire une compréhension de soi rationnellement déterminée de l'auteur. Alfred Döblin reproche le fait que cela dépende encore de « l'arrogance et de l'insincérité de l'ancien type d'artiste »⁹⁰, au lieu de représenter un nouvel *ethos* qui est imprégné de « volonté de production et de conscience du devoir de l'artiste »⁹¹.

« Celui qui s'empare de la profession d'écrivain, soit savoir que c'est une « vocation ». Une vocation qui n'a plus rien à faire avec un « appel » imaginaire et irrationnel. Une profession qui présuppose la solidarité du savoir-faire artisanal, la faculté de penser avec acuité et d'écrire de manière prégnante. Une profession qui exige une contention de travail, de l'exactitude, de la précision et conséquemment à cela, elle ne peut pas

⁷⁷ Reger utilisa les lettres de lecteurs qu'il avait citées dans son reportage : *La réelle presse ouvrière* (dans : *Die Weltbühne* 25 (1929), I, pp.366-372).

⁷⁸ *La fonction journalistique de la composition* (note 9).

⁷⁹ *Politique de culture dans la Ruhr* (note 32), pp.296-298.

⁸⁰ *Théâtre, villes, public* (note 33).

⁸¹ *District industriel et théâtre d'époque* (note 25), p.16.

[Ceci est à mettre en relation avec la devise chère à Rudolf Steiner : « De la profondeur dans le tout et de la clarté dans le détail » qui fut appliquée par Reger (dans le roman il y a une seule allusion, anodine, aux écoles Waldorf, *ndt*)

⁸² *Ebenda*.

⁸³ *Voyance ou vision claire ?* (note 68).

⁸⁴ *Technique lyrique —Lyrique ouvrière* dans *DG-A*, 27.3.1931.

⁸⁵ *Ruhrprovinz* (note 24), p.920.

⁸⁶ *Reporter dans le pot à charbon* (note 66), p.794.

⁸⁷ *Ruhrprovinz* (note 24), p.920.

⁸⁸ *Technique lyrique —Lyrique ouvrière* (note 84).

⁸⁹ *Petites hérésies sur l'art et la popularité* (note 23).

⁹⁰ *Au sujet de la détresse de l'écrivain* (note 60).

⁹¹ *Entre bohémien et bourgeois* (note 60).

être accomplie dans des conversations interminables sur les comptoirs de bistrot, les commérages et les cadences et tout ce qui s'y rattache.⁹²

Malgré la rationalité forcée de la programmation, l'*Union der festen Hand* n'en arrive pas à satisfaire ses revendications extrêmement élevées. Les « asynchronismes » stylistiques, les contradictions de son propre concept théorique sont immenses. Cette structure de symbole ainsi en exécution, Reger l'utilise copieusement pour renforcer l'effet dramatique. L'ensemble du district de la Ruhr est « affouillé par les galeries des mines (p.13), ici les façades s'écroulent rapidement. Le coron d'ouvriers « *la glèbe flamboyante* » se tient sur un « sol incertain » (p.187). Les catastrophes sociales à venir s'annoncent ainsi, alors que la terre s'affaisse subitement de 20 mètres et ensevelit le petit Griguszies (p.188). Les chenilles dévorant les choux (p.14), la consommation précoce et lente des feuilles dans les jardins sous l'effet des pluies acides (p.175) ou bien la mort inexplicable des poissons (p.369), renvoient bien au-delà aux phénomènes politiques et sociaux. Reger tombe dans quelques endroits à proximité de représentations magiques au sein de la nature.

Il ne s'en est pas tenu lui-même à une pure interdiction des métaphores dans son journalisme. L'*Union der Festen Hand* est richement marquée d'images et de métaphores qui ne peuvent plus être caractérisées toujours comme réussies. Lorsque Reger fait mugir une voix, à l'instar d'un « accord d'orgue » (p.56) ou un murmure comme « un vent endormi circulant dans des rangées d'arbres d'obscures ravines » (p.79), ensuite surgit, comme dans les descriptions de nature complètement ratées (par exemple, p.245) cette inhérence au cliché dans laquelle tombent plus tard ses romans non politiques de distraction. Le pathos de la destinée en maints endroits qui jongle avec la « prédiction » (par exemple p.13) et ses envols dans la mythologie de l'histoire (par exemple, pp.22 & 142), vont d'une manière crasse à contre-courant des représentations d'une littérature rationnelle exacte.

Malgré le refus réitéré dans le roman de « sensibilité poétique » (p.70), technique et production industrielle sont saisies souvent par des mécanismes esthétisants. Comme au lyrisme du travailleur, combattu de manière si loquace par lui, Reger n'échappe pas aux métaphores neutres (pp.18 & 144) ; de même il célèbre de manière pathétique la collaboration de l'être humain et de la machine (p.327), l'empire des forces mécaniques (p.18). Le technicisme qui se distancie si objectivement, ayant pris des attitudes objectives, évolue brusquement en une nouvelle mythologie dans son culte irrationnel de la technique. Il est symptomatique de l'attitude propre à Reger que le « lyrisme technique » chez Hannes Küpper — qu'il reconnaît comme le seul et unique objet littéraire de « la simultanéité » — de ne pas remarquer le point où la « tranquillité soi-disant refroidie » fait la culbute dans l'intérêt concret et tombe dans une monumentalité affublée d'un vocabulaire religieux, dans une métaphysique vitaliste. Ainsi Küpper chante-il la nécessité de la fée électricité :

Tu n'es plus pour nous une chose crépitante
blanche, bleue, verte, et bizarre.
Longtemps tu reposas en préparation. —
Tu vins ponctuellement, alors que notre détresse était grande.
Insérée tu fus dans la chaîne infinie
De nos nécessités.
Nous flairons ta présence en nous,
Tu nous as conçu un nouveau contenu de vie.
Nous étincelons avec toi par l'espace crépitant
Du monde blanc, bleu, vert
dispensant une énergie électrique revivifiant,
Avec laquelle nous devons changer notre détresse. »⁹³

Le récit *Au kilomètre 208. Histoire naturelle du montage d'un pont*, que Reger fait paraître⁹⁴ en un feuilleton de sept épisodes dans la *Frankfurter Zeitung*, est encore un document plus signifiant de son culte de la technique. Reger s'efforce de redonner les phases les plus importantes de l'opération technique, sous la perspective « non-littéraire » du spécialiste, il se sert du jargon de l'élite technique. Il est évident que l'ingénieur directeur qui voudrait, de l'exactitude de ses calculs, exclure tout accident, qui partage même ses fonctions avec ses collaborateurs les plus étroits, le protagoniste de l'auteur. Et pourtant le déroulement précis du montage du pont est décrit toujours avec des relèvements cosmiques avec une interprétation pathétique, avec des éléments visionnaires et donc par des moyens « qui ne sont pas simultanés ».
« Lorsqu'on considère longtemps, la vision se poursuit : des cheminées fumantes d'usines se dressent, des batteries de hauts fourneaux aux sorties de gaz enflammées, un paysage cosmique fait d'entrelacs de tuyaux ; des étendues de mâts accourent dans l'intervalle entre les villes et largement derrière, à l'horizon, s'enflait l'éclat rougeoyant des villes du monde, qui faisait disparaître la nuit entre océans et continents. »

⁹² Au sujet de la détresse de l'écrivain (note 60).

⁹³ *Technique lyrique — Lyrique ouvrière* (note 84), Reger cite ici le poème de Küpper.

⁹⁴ *Frankfurter Zeitung*, 30.5 — 7.6.1929.

L'action compliquée, le « domptage » des forces de la nature s'accomplit exactement selon le plan, mais la « dynamique » du parcours impose à l'inverse, à tous ceux qui y participent, sa propre légitimité. Le montage du pont devient un « roman d'éducation » pour les acteurs. L'assistant de l'ingénieur « dans son attitude spirituelle type du mouvement de jeunesse », doit apprendre que son « idéologie » ne lui vient pas en aide ; finalement il consent à se ranger au bon-mot de l'ingénieur selon lequel « un technicien avec une conception du monde serait une machine à vapeur avec un feu de bois ». L'ingénieur lui-même, « centre d'organisation », éprouve à la fin sa destitution effective. À l'instant décisif du montage, au moment où il est lui-même empêché, le maître bondit pour lui, l'homme qui détient l'expérience pratique et empêche une catastrophe. Même ici, il ne laisse pas sa rationalité dans l'embarras, le résumé qu'il formule, renferme bien aussi le message de Reger :

« L'être humain est démonté et remonté en objet d'utilisation. Certes l'idée et l'énergie d'un individu seront toujours nécessaires pour sauver l'œuvre de l'ensemble ; mais cet individu est à chaque minute remplaçable par un autre et donc il n'est véritablement plus un individu. Jamais je n'ai été aussi superflu qu'aujourd'hui. » Dans la concentration sur soi hermétique du commando de réalisation du pont, les « idéologies » du monde extérieur ne pénètrent pas qui déterminent le scénario dans l'*Union der Festen Hand*. Un mouvement de grève des syndicats demeure sans effet, son « agitation » se heurte à « une parfaite impassibilité », les syndicats des associations d'employeurs ne possèdent aucune influence. À la fin seulement apparaissent les instances qui mettent à profit « l'opinion publique », pour prendre possession du « prodige de la technique » : la direction envoie un « opérateur cinématographique », pour conserver l'événement aux archives, le chef de la presse a rédigé un discours et les spectateurs saluent par des cris de joie le « triomphe de la technique ».

Ce récit concrétise les rêves de Reger d'une « simultanété » déterminée par une rationalité de la technique, mais révèle dans le même temps son revers. La libération des « idéologies » transmises est soudoyée par le dictat encore plus strict de la « nécessité technique », le collectif désidéologisé exige « le déclin définitif de l'individu », il requiert une concrétisation. Sous la primauté de la technique la liberté de l'individu succombe et ses revendications sont sans espoir de « simultanété ». Privées de conscience et écervelées, les positions humaines sont sacrifiées à la contrainte irrésistible de la modernité. Cela caractérise l'ambivalence du rationalisme de Reger, qu'il ôte le rationnel conforme à un but de la technique, comme une fonctionnalité « naturelle », comme le nécessaire et l'incontestable de tout contrôle critique. Exemplairement cela se laisse étudier à son récit, ce mécanisme que Herbert Habermas, en se rattachant à Herbert Marcuse, a analysé en tant que modèle de légitimation du système industriel capitaliste : « Au nom de la rationalité » est imposée une « forme déterminée de domination politique désavouée » : « l'appel à l'impératif technique » — prétendument débarrassé de toute idéologie — qui se démasque lui-même comme une idéologie. »⁹⁵ L'apologie de la « simultanété » technicisée n'est en aucun cas le trait dominant des textes de Reger. Avant tout, l'*Union der festen Hand* déploie son rationalisme et son potentiel critique, dans un regard acéré sur les non-simultanétés politiques et sociales.

Reger n'était pas le premier, ni le seul et unique auteur important, des années 20, qui se fût tourné sur la sphère de la production industrielle. Après le soulèvement prolétaire de mars (1920), et le combat de la Ruhr (en 1923), la région de la Ruhr rencontra l'intérêt particulier de l'intelligence littéraire en se retrouvant au centre des conflits sociaux et politiques. En 1923, La *Weltbühne* envoie Leo Lania sur le « front de la Ruhr », où les « batailles » avaient éclaté dans les « cours d'usine » et les « salles des machines ». ⁹⁶ Au moment où la reporter russe, Larissa Reissner, visita « Krupp et Essen », les circonstances se sont stabilisées depuis longtemps. Comme le décrit Reger, elle décrit la domination totale que Krupp avec son « état-major général » et ses « diplomates » exerce sur Essen, l'uniformité des coronas d'ouvriers avec des métaphores militaires :

« Pour tous le temps est égal. Cent mille, une armée de mineurs et de métallurgistes s'en vont dormir, veillent, travaillent, mangent sans sortir des rangs, du même pas, sans avoir perdu jamais à l'oreille la musique de guerre du travail qui déploie leurs vagues hors de l'usine sur la ville et la nature, sur toute l'humanité de l'usine. »⁹⁷

L'omniprésence des instances-Krupp au « nid du roi des canons », Egon Erwin Kisch l'enregistre aussi, dans sa présentation ouverte comme pouvoir d'état et de dynastie princière.

« « **Kr.** » Kr.-cimetièrre, **Kr.**-hôpital, **Kr.**-édifices administratifs, **Kr.**-association de consommateurs, **Kr.**-monument, **Kr.** et de nouveau **Kr.** — cela ne veut pas dire « cercle », ni « guerre », ni non plus « couronne », tout cela veut dire « **Krupp** ». Et cette ville toute noire et ses habitants et leur vie, ont seulement un nom : « **Friedrich Krupp, fonderie d'acier.** »⁹⁸

⁹⁵ Jürgen Habermas : *Technique et science comme idéologie*, Francfort-sur-le-Main 1968 ; pp.48 et suiv.

⁹⁶ Leo Lania : *Krupp et Essen* dans *Die Weltbühne* 19 (1923), I, pp.94-97.

⁹⁷ Larissa Reissner : *Krupp & Essen*, dans *Die Weltbühne* 21 (1925), II, pp.729-734.

⁹⁸ Egon Erwin Kisch : *Le nid du roi des canons: Essen* dans *Le reporter forcené* (note 74), p.115.

Sur la galerie d'une aciérie de Bochum, Kisch ne se laisse pas illusionner, malgré l'impression d'événements magiques », sur le fait qu'ici un exercice de pouvoir inhumain et une exploitation inhumaine ont bel et bien lieu.⁹⁹

Kisch était l'un des premiers reporters qui étaient entrés dans les entreprises ; à la fin des années 20, le reportage d'industrie était devenu une sorte de phénomène de mode. « Le *pot de charbon* de la Rhénanie-Westphalie est devenu récemment un but d'excursion affectionné des reporters », se plaint Reger en 1920.¹⁰⁰ Non que tous d'entre eux, comme Kisch et Larissa Reissner, aient rencontré la même fascination technique et l'équipement industriel gigantesque en gardant une distance critique. Dans la *Weltbühne*, Reger se confronte aux correspondants qui établissent leurs jugements, « sans présuppositions », sans connaissances précises et sans études de la localité et par leur manque d'intuition comme de formation sérieuse » mettent en circulation à la légère des informations offertes par les membres des partis et se fient à leurs propres impressions fugitives.¹⁰¹ Le roman poursuit cette polémique, les reporters y font aussi leur apparition, qui communiquent aux lecteurs la « même chose » comme la description détaillée de « la chevelure argentée » de la dame responsable de la réception » chez Risch-Zander (= aciéries Krupp) (p.350). Effectivement le reportage sur Krupp de Heinrich Hauser — qui visita le district en 1928, à la demande de la *Frankfurter Zeitung* — débute par un éloge à la dame d'accueil à l'entrée qui s'y entend « déjà par son caractère, sa discipline », à « communiquer au visiteur l'esprit des aciéries Krupp ». « La grande dame parlait au téléphone, les serviteurs entraient et sortaient en accompagnant les visiteurs. Tout cela était lisse comme dans un bon théâtre, sans hâte, sans la nervosité typique aux vestibules d'accueil ; toute personne impatient se calmait aussitôt dès qu'elle regardait la manière dont cette dame travaillait avec sa chevelure argentée.¹⁰²

La comparaison avec le théâtre dévoile sans le vouloir le fait que Hauser confond ici les coulisses avec l'événement réel. Non seulement qu'à cet endroit, il reprenne sans critique la description d'elle-même que fait l'industrie lourde. Ses recherches s'avèrent en effet pour celle-ci comme extraordinairement favorables. « L'humanisation des industries métallurgiques » il la voit déjà largement réalisée dans les aciéries Krupp, le prolétariat ne cesse de reculer hors de la « haine de classe et de la lutte des classes ». Pour finir il fait la prédiction d'un socialisme de la subordination qui reproduit la « communauté des aciéries »-idéologie des industriels :

« On n'appréhende pas ici un socialisme comme un système de dogmes et de théories, mais au contraire comme toute forme, dans laquelle l'individu, pour le bien de la communauté, se met à sa place et se subordonne de lui-même. »¹⁰³

Tout particulièrement l'*Union der festen Hand* se tourne contre ce genre de reportages très hasardeux¹⁰⁴, qui construisent une image d'ensemble délavée et superficielle, avec l'objectif d'en corriger les « résultats faux et dangereux »¹⁰⁵. La lutte de « l'armée rouge » dans la guerre de la Ruhr de 1920, qui se trouve au cœur de nombreux romans-reportages prolétaires et révolutionnaires (Friedrich Wolf: *Combat dans le pot à charbon*, 1925 ; Karl Grünberg : *Ruhr en feu*, 1928 ; Hans Marchwitza : *Tempête sur Essen*, 1930), Reger évite d'en parler dans l'*Union der festen Hand*, bien que le personnage principal y prenne part. Au-delà d'événements spectaculaires, auquel il renonce, Reger veut découvrir les mécanismes dissimulés et secrets de « l'entreprise interne ». Pour lui, le « combat de la Ruhr » est décisif sur d'autres fronts. Dans la reconnaissance totale de *Tempête sur Essen* de Marchwitza, qu'il caractérise comme un « excellent roman-reportage », Reger exerce une critique au sujet « de la considération et de l'estimation insuffisantes des arrières-plans politiques et économiques des révoltes de la Ruhr ». Son reproche central consiste dans le fait que l'héroïsme prolétaire d'un groupe dont on fait l'apologie ici, « qui ne peut se représenter la lutte des classes qu'avec une arme en main », n'est pas à distinguer « des autres groupes en Allemagne qui, de préférence, en tant que soldats allemands, se verraient bien marcher au-delà du Rhin et de la Vistule. »¹⁰⁶ Ici, comme pour d'autres textes révolutionnaires prolétaires, Reger renvoie au danger d'une normalisation par trop simpliste :

« Si les capitalistes et leurs organes de pouvoir étaient aussi naïvement brutaux et sadiques qu'il sont décrits dans ce qu'on appelle les romans prolétaires, on en eût vraisemblablement fini avec eux depuis

⁹⁹ Egon Erwin Kisch : *Le nid du roi des canons: Essen dans Le reporter forcené* (note 74), pp.175-179.

¹⁰⁰ *Reporter dans le pot de charbon* (note 66), p.793.

¹⁰¹ *Ebenda*.

¹⁰² Heinrich Hauser : *District noir*, Berlin 1929, pp.41-42.

¹⁰³ *Ebenda*, p.100. [On tombe ici sur un idéalisme ouvrier allemand qui reste ce qu'il était à l'époque chez VW. *ndt*]

¹⁰⁴ Se rapprochent des intentions de Reger des recueils de reportages : *L'Allemagne d'en bas. Voyage au travers d'une province prolétaire* » de Alexandre Stenbock-Fermor (Stuttgart 1931). *Le pot de charbon. Un livre de la Ruhr*, de Georg Schwarz, qui en 1931 parut à la Guilde des livres Gutenberg, et de Bernard von Brentano : *Le début de la barbarie en Allemagne* (Berlin 1932), une association d'un recueil critique de matériaux de reportages et d'analyses essayiste. Schwarz et Brentano avant tout traite des mêmes objets que Reger avec la même intention critique : la présentation journalistique de soi de l'industrie lourde, des revues des aciéries, entreprises.

¹⁰⁵ *Reporter dans le pot à charbon* (note 66), pp.794 &795.

¹⁰⁶ Recension du roman de Hans Marchwitza : *Tempête sur Essen* dans : *DG-A*, 8.1.1931.

longtemps. Ces descriptions se comportent vis-à-vis d'une réalité difficile à peu près comme se comporte l'armée qui dispose d'une mobilité tactique animée face à des cibles bien accrochées sur des fils dans les champs d'exercice aux tirs. »¹⁰⁷

Reger garde aussi ses distances pareillement vis-à-vis des romans personnalisant « le mouvement économique à l'occasion d'une idylle familiale »¹⁰⁸, ou bien là où la sphère de production industrielle délivre l'arrière-plan secret d'une action chargée de tension (par exemple Hans Dominik).

Dans la confrontation avec la littérature de l'industrie contemporaine, Reger développe son propre programme ambitieux d'une reproduction romanesque des « contextes économiques, de la structure sociologique, des luttes d'intérêts capitalistes »¹⁰⁹, des »forces qui forment l'histoire »¹¹⁰. La « prédilection pour l'élémentaire » devrait finalement céder la place à « l'étude des pouvoirs réels », pense Reger dans sa polémique contre Alfons Paquet, qui dans une allocution au congrès de « l'*Alliance des poètes rhénans* » avait esquissé la région du Rhin et de la Rhur, dans ses données géographiques naturelles.¹¹¹

« Mais ni les fleuves, ni les gisements de charbon, ne sont aujourd'hui les vrais éléments du district industriel, mais la concurrence au contraire des consortiums, la force de choc des actionnaires, la politique rendue obscure et funeste des alliances d'entreprises. Paquet méconnaît que les présupposés naturels perdent toujours leur position dominante dans l'instant même où l'exploitation des richesses du sol a débuté par le capital acoquiné avec la technique. »¹¹²

Cette revendication universelle, l'*Union der Festen Hand* l'a dégagée. Dans sa préface de 1946, Reger articulait encore son espoir de mettre en valeur pour le lecteur « cette masse que ce roman renferme des histoires politiques, économiques et culturelles des années 20 », ce qui s'est plutôt assurément accompli encore aujourd'hui. Considérée à partir de la distance temporelle, sa substance historique déconcerte l'assurance avec laquelle un réalisme documentaire enregistre les événements, processus, problèmes et arrière-plans centraux de l'époque, les pouvoirs déterminants et leurs paroles, sans que les multiples objets s'en détachent. Tout se tient dans les contextes, relations et correspondances empiriques qui en sont retirés par le travail. Reger insiste sur ce qui relève du processus, « l'évolution ». Un autre caractère double devient évident : l'*Union der festen Hand* est autant un roman d'époque, qu'un roman historique, dans la dérivation historique des objets, dans le vaste laps de temps qu'il englobe.

L'exposition est caractéristique pour le procédé général de Reger, qui consiste à insérer les phénomènes isolés à l'intérieur de structures plus vastes. Le roman débute avec la caractéristique de la région de la « province de la Ruhr », comme une localité conçue comme vaste, qui inclut un abrégé de son histoire et la présentation de son exploitation politique-journalistique, de l'image officielle. Il n'existe aucun doute qu'il doit revenir à « *la forge des armes du Reich* » une importance représentative avec ses forces avancées de productivité et ses idéologies provinciales. Le résultat de « l'évolution » dépeinte renferme un pronostic de l'histoire sociale allemande pour l'année 1931. Après cette introduction dans la province, qu'élargit encore un coup d'œil jeté une fois de plus dans le dernier chapitre, s'ensuit la réduction indispensable du récit sur les aciéries *Risch-Zander* (= Krupp) et la ville qui est dominée par eux, Essen. Le roman reste bien concentré sur ces deux-là. Reger peut rendre productives ses propres expériences. Mais le choix de l'objet n'est pas seulement favorable pour cela. Les aciéries Krupp sont le facteur de pouvoir décisif de l'industrie lourde allemande [ici on peut même dire « germanique » dans ce que ce terme a bien eu de pire [voir plus loin l'expression « *culasse* » du cœur de la Ruhr !, *ndt*]. Nulle part ailleurs que chez les Krupp, ne furent plus marquées les alliances, avec les Hohenzollern, la conscience de soi de la dynastie féodale, avec l'évolution de la pure industrie d'armement après 1914. Nulle part ailleurs que chez les Krupp, les interventions tutélaires patriarcales ne furent plus systématiquement menées qu'ici dans la « patrie de la communauté des aciéries »,¹¹³ où l'attache fortement émotionnelle des ouvriers à l'entreprise trouva son expression dans la conscience singulière portée par les « Kruppiens ». La province de la Ruhr, Essen et les aciéries Krupp, forment les axes de coordonnées objectives, à l'intérieur desquelles agissent les personnages. Ceux-ci sont à leur tour déterminés dans les caractéristiques individuelles par leur appartenance sociale, car même le personnage secondaire le plus inapparent reste uniquement à définir à partir de ses aspects collectifs. C'est pourquoi le prolétariat, les employés et les industriels, en tant que grandeurs sociales des véritables « héros » du roman, les protagonistes, cheminent dans leur fonction en tant que « porteurs de rôle » sociaux. Ne sont pas seulement montrées leurs activités professionnelles, leurs apparitions officiellement reconnaissables, leurs actions politiques, car le roman suit ses acteurs jusque dans leur vie privée, manifeste leurs « comportements », le contour social de leurs conditions de vie. Au moyen de ces plans très concrets ainsi

¹⁰⁷ La référence est prise ici à Albert Daudistel : *La victime. Nouveaux sujets et littérature épuisée* dans *DG-A*, 8.1.1931.

¹⁰⁸ Reger critique ici le roman *Theodor Obermayer* de Wilhelm Engelke. *Nouveaux sujets et littérature épuisée* (note 107)

¹⁰⁹ *Ebenda*.

¹¹⁰ *La fonction journalistique du poète* (note 9).

¹¹¹ Alfons Paquet : *La croix des villes*. Dans : *Der Schienwerfer* 4(1930), H. 4, pp.15-22.

¹¹² *Voyance ou vision claire ?* (note 5), p.541.

¹¹³ Erik Reger : *Poètes nationaux de l'industrie lourde* (note 5), p.541.

atteints, les oppositions de classes sont documentées dans toutes leurs acuités, la réalité sociale de la République de Weimar est très nettement déterminée par la lutte des classes, dans la reproduction qu'en donne Reger. La critique de gauche, dans son refus total du roman, a ignoré cette perspective. [ici aussi on peut parler d'une véritable « lâcheté » de l'esprit de la gauche telle qu'on en a connu encore très récemment en ce moment en France, *ndt*] Il y a dans l'*Union der festen Hand* aucunes vagues formules conciliantes, aucunes paroles de compensation tranquillisantes ou bien d'appels au bien commun dans l'ouvrage de Hauser, *Noir district*. Reger quant à lui, ne dissimule pas l'imposition brutale des intérêts de pouvoir et donne de multiples exemples que la lutte la plus tranchante des classes est bel et bien activée d'en haut, [pour préciser des patron, *ndt!*].

Lui sont livrés les employés et avant tout le prolétariat qui se fait très rapidement pousser à la défensive en tant que sujet historique de la révolution de novembre. La pièce dont on espère rendre la monnaie pour toutes les « injustices, les outrages, les sarcasmes et les abaissements » (p.32) se renverse en la vengeance d'un pouvoir industriel si rapidement restauré. Paradoxalement le quotidien prolétaire, la disponibilité d'adaptation, la résignation et le traditionalisme des corons d'ouvriers en deviennent les plus puissants alliés. La statique des conditions de vie dans le coron de la « *glèbe flamboyante* », ou le temps se tient « tranquille » (p.186) et « la misère est devenue l'habitude affectionnée des êtres humains » (p.182), dépasse finalement le mouvement révolutionnaire, étouffe la volonté de changement. Les descriptions densifiées des atmosphères du quotidien prolétaire manifestent expressément toute l'échelle des mécanismes d'oppression ouverts et subtils. Cela commence par la proximité étroite, directe, des corons de mineurs du « chevalet de la fosse I » (p.179), que Reger, en un autre endroit, caractérise de manière si pertinente comme « un servage sous sa forme plausible de commodité ».

« Ici personne ne peut s'échapper. Ici règne l'assiduité au travail et la paix économique ; mais pas à partir de la manière de penser et du bien-être, mais au contraire, par la peur, [voire la terreur, *ndt*] et la contrainte. »¹¹⁴ Cela se poursuit dans le barrage « contre le monde extérieur » (pp.178 et suiv.), dans la disposition architecturale strictement normalisée (à partir de laquelle Reger dérive constamment la localité), qui permet d'avoir une vue d'ensemble et un contrôle permanent.

Des parties constitutives efficaces du système de mise à disposition sont les institutions de bien-être, que les historiographes de Krupp honorèrent¹¹⁵ volontiers comme une « œuvre sociale » pleine de sagesse et que Reger, lui, démasque comme de la contrainte « caritative » masquée.¹¹⁶ L'ensemble de la sollicitude existentielle, depuis l'aide à la naissance jusqu'aux funérailles, tout est prévu, ce qui engendre une dépendance tout aussi générale, en fixant le prolétariat sur le manque d'aide et l'immobilité. La consommation d'aciérie qui prescrit ce qui est indispensable à la vie et n'introduit aucun « extra » (p.184), tient sous contrôle les besoins du prolétariat et engendre un profit énorme. Les associations de consommation se développèrent déjà sous le gouvernement d'Alfred Krupp (1882-87), dont le grand principe d'association avait rapidement reculé vers un « grand magasin qui rapporte beaucoup à millions ».¹¹⁷

La dépendance a ses symboles : comme le portrait d'un monarque bienveillant, les portraits des anciens Risch illuminent toutes les pièces d'habitation de la « *glèbe flamboyante* » (p.180), les industriels célèbrent les jubilés en offrant leur propre portrait (p.341).

Les formes de domination absolutistes de l'industrie lourde, la misère des conditions de la vie prolétarienne avec la mise en place du cercle vicieux entre pauvreté matérielle et richesse d'enfants, les conditions inhumaines du travail industriel, l'insuffisante protection vis-à-vis des accidents, le manque des soins médicaux — tout cela devient évident à partir de ce qui est redonné, à partir de la perspective de ce qui est opprimé. Le parti pris de Reger n'est pas à renier quand bien même, il ne s'extériorise pas par un engagement, une identification sans réserve. Quelques critiques ont expressément renvoyé à cette situation de l'auteur. Le roman documente « la souffrance physique du prolétariat » est-il dit dans la *Gewerkschaftsarchiv*.¹¹⁸ « Avec toutes les retenues », on ressent « pourtant les choses à partir de la situation de l'ouvrier », est d'avis Walter Diks.¹¹⁹ Une lettre d'un lecteur de la *Linkskurve* [*Gauche radicale*] y gagne l'impression opposée : « Donc véritablement un livre inamical à l'égard les ouvriers ». Ici le prolétariat est dépeint totalement négativement par l'autre côté de la lutte des classes », les ouvriers sont rendus risibles.¹²⁰ Un tel jugement s'écarte de la critique tranchante de laquelle Reger n'exclut pas le prolétariat.

¹¹⁴ *Province de la Ruhr* (note 24), p.921.

¹¹⁵ Par exemple Ernst Schöder : *Krupp, Histoire d'une famille d'entrepreneurs*. Göttingen, Zurich, Francfort-sur-le-Main 1968 (2^{ème} édition), p.91.

¹¹⁶ *Province de la Ruhr* (note 24), p.921.

¹¹⁷ Norbert Mühlen : *Les Krupp*, 1960, p.67.

[Un autre magnifique exemple nous est donné » en France et même ici à Roubaix où les grandes familles des patrons du textile se sont „reconverties“ après la délocalisation et disparition du textile hors de France, en investissant leurs fortunes intactes dans les grands supermarchés (*Auchan*, *Castorama*, etc.), au point d'enranger des fortunes encore plus colossales depuis ! *ndt*]

¹¹⁸ M.K. : *Belles-lettres sociales* dans : *Gewerkschaftsarchiv* 15(1931), p.186.

¹¹⁹ Walter Diks : *L'Union der festen Hand*. Au sujet du roman d'Erik Reger sur la région de la Ruhr. Dans *Rhein-Mainische Volkszeitung* (Francfort-sur-le-Main), 6.1.1932.

¹²⁰ *Un ouvrier au sujet de l'Union der festen Hand* dans *Linkskurve* 3 (1931), n°12, p.38.

Impuissance et oppression sont pour lui malgré tout en grande partie de sa faute. Résultat de la disposition d'accommodation prolétaire : dépendance par tradition et traditionalisme par commodité. Selon l'analyse de Reger, un conservatisme prolétaire domine de plus en plus le cours des années 20, ses représentants y gagnent de plus en plus de terrain dans le roman : les femmes, dès le début, en contre-poids à la révolution, redoutent les institutions de bien-être et consomment les romans des revues des aciéries parce qu'elles y découvrent une « étincelle de lumière d'en haut » (p.186), les jubilaires reconnaissants, exemple irradiant de discipline au travail, des ouvriers originaux comme Jakob Kalinna, qui lit à fond et par obéissance le discours du chef de la presse, l'ouvrier-poète célébré par tous, Helmut Fries. À la fin, les petits-bourgeois non-politiques de la trempe de Dopsloff et Aldenhövel se retrouvent même prédominants.

En 1930, Reger croit pouvoir partir du fait « que 80% des ouvriers dans la Rhénanie-Westphalie vivent de la tradition du grand-père et deviennent hargneux, lorsqu'on leur demande de faire plus »¹²¹. Selon les observations de Reger, les sentiments impatients à l'égard de la vie petite-bourgeoise s'enracinent sans plus dans le prolétariat. L'article de Reger *Politique culturelle dans la Ruhr* paraît en 1929 accompagné d'une photo sous-titrée : « *Comment un jeune mineur voit ses parents. Repris d'un mineur* ». On y voit un couple de personnes plus âgées debout et raide dans leur habit du dimanche, dans le coin canapé de la bonne pièce, presque accablé de leur intérieur : de la dentelle lisse sur le canapé, du gigantesque bouquet de fleurs, de la housse murale, du papier peint d'ornementation.¹²² Cette auto-représentation, Reger l'estime bien comme une preuve que les rêves prolétaires sont orientés sur une idylle petite-bourgeoise et des objets bourgeois. Les habitations du coron d'ouvriers chargées de camelotes, l'accumulation sans discernement des « coussins de parade, des statuette de Madeleines pénitentes, des têtes d'anges et des décorations collées aux murs » (p.180), bref la copie forcée d'habitudes de la culture bourgeoise. Cette tendance se reflète dans l'évolution de la figure principale du prolétariat. Adam Griguszies commence comme un révolutionnaire incandescent et un meneur spartakiste, dans le confrontation révolutionnaire avec le *Kaiser*, il secoue en lui, au début du roman, l'ultime « résidu d'esprit de soumission » (p.75). Mais déjà au point culminant de l'action, il est devenu un révolutionnaire brisé, qui « dans le dilemme entre sentiment et intellect » perd « en fermeté » ; ici aussi sa sœur Paula lui dit qu'il a un « talent de boutiquier » (p.114). Sur la station intermédiaire d'un conseiller d'entreprise combatif mais sans succès, il finit ensuite effectivement comme petit-bourgeois résigné. Sa sœur est entre temps, par son mariage avec un employé du bureau de presse, poussée au rang de la classe moyenne et Adam aussi tourne finalement lui-même le dos au coron de la « *glèbe flamboyante* ». Il s'adapte volontairement à la mentalité d'élévation de son épouse Alma, dont l'orgueil est comblé par la nouvelle habitation, parce que celle-ci correspond à son ardent désir secret. La germanisation de son « nom polonais » symbolise, tel un acte ultime, la capitulation de la tâche de son identité prolétaire. [D'autant plus qu'à cette date même les nazis commenceront à traiter bientôt les polonais de « *Untermenschen !* *ndt*].

Selon le concept de Reger, cette carrière sans gloire d'un combattant prolétaire, n'est pas censée en aucun cas dégrader Adam Grieghöfer, alias Griguszies, en une figure négative. Dont l'intégrité caractérielle et l'honnêteté de soi, laquelle lui devient finalement fatale, Reger en regrette la disparition par les organisations du mouvement ouvrier en lui donnant ses propres positions et analyses et en le faisant parler à sa place. Adam Griguszies reconnaît que la révolution de novembre devait échouer à cause de la fragmentation des forces prolétaires, que dans cet instant décisif le changement révolutionnaire fut raté (p.364), il perçoit à jour l'insensée « guerre menée sur deux fronts » qu'il doit mener en sein du conseil d'entreprise, il flaire dans sa propre personne, « le ballast hérité de la masse bourgeoise » (p.218), qui lui barre la route à une conscience de classe prolétaire. [Il s'est passé la même chose dans un autre contexte pour Robespierre, épuisé dans son effort de maintenir la révolution populaire et d'avoir libéré le pays des invasions étrangères, en ce 9 thermidor 1794, alors que la bourgeoisie se voyant menacée dans ses richesses lui reprend les rênes secrets de la Révolution pour en faire ce qu'elle est devenue aujourd'hui. *ndt*]

« Tout cela est bien beau et bien bon, mais à quoi en arrive-t-on avec tous ces arguments, aussi longtemps que l'on ne s'est pas changés soi-même ? On doit d'abord combattre le bourgeois qu'on a déjà en soi ! » (p.380).

Deux ans avant la parution de l'*Union der festen Hand*, Reger affirme : « Personne en Allemagne, ne connaît les ouvriers comme les entrepreneurs. »¹²³ Le roman reprend cette thèse ; au conseiller financier Hiebenstein revient le rôle de confirmer — depuis le « côté d'en face » — l'analyse d'Adam Griguszies (p.381). Tandis que les Industriels transposent leur savoir en une tactique adroite et se rattachent aux nécessités bourgeoises des ouvriers, les partis prolétaires se refusent — selon le reproche que leur en fait Reger — à prendre connaissance de ces « réalités ». Dans les organisations politiques du mouvement ouvrier il n'y a par conséquent aucune place pour l'auto-réflexion critique consécutive de Griguszies pour son intégrité ni pour son idéalisme inconditionnel. Dans les combats révolutionnaires de 1918/19, il doit céder la direction du commando au type du bretteur Walkowiak, qui atterrit par la suite dans le nsdap, le parti nazi. Le KDP des années 20 fait de Friedrich Bilgenstock, « ce gueux-là qui était le plus bas des

¹²¹ Reporter dans le pot de charbon (note 66), p.796.

¹²² *Politique culturelle dans la Ruhr* (note 32). La photo est à la page 291.

¹²³ *La presse ouvrière réelle* dans *Die Weltbühne* 25 (1929), I, p.366.

sergents d'arme du capital », cet homme décidé. Griguszies est nécessairement isolé dans ce parti « de parfaits gaillards incertains et peu sûrs qui ne savaient pas à qui ils appartenaient, parfaits transfuges et usufruitiers de la conjoncture de tous les camps » (p.333).

En vain il lutte contre un actionnisme aventureux et contre les paroles nationales bolcheviques sauvages qui veulent avoir le dessus. Le roman *Le petit coq vigilant* (1932) répète l'image négative du KDP, un anti-communisme rigide reste un élément constant chez Reger et vraiment tout d'abord dans sa production journalistiques d'après 1945.

Le SPD est soumis dans l'*Union der festen Hand* à une critique qui n'est pas moins tranchante. Son représentant, le mouleur en fonderie, Fries, se limite à fonctionner dans tout le roman comme un « conciliateur de profession entre prolétariat et bourgeoisie » (p.35), des « masses » dont il est censé défendre les intérêts, il s'est éloigné depuis longtemps. Il agit en soupesant, compensant, en répandant des paroles de consolation dans ses discours sur un but socialiste nébuleux (p.183). Le légalisme républicain du SPD qui soutient l'état, force ce parti à la reconnaissance de tous les compromis et indécisions de ce nouvel état, il en devient de ce fait un parti conservateur. La défaite effective du prolétariat, Fries la transforme pathétiquement et verbalement en un triomphe. Au moment où le mouvement révolutionnaire s'est épuisé, il prend position pour lui « en passant du stade du geste radical au stade de la responsabilité morale » (p.159), qui est — avec la loi des conseils d'entreprise, le résultat médiocre de la discussion de socialisation, auquel encore comme les industriels le concèdent eux-mêmes « déjà lors de sa naissance, tous ses crochets à venin furent brisés » (p.319) — selon son estimation « la participation des ouvriers à la direction des aciéries ancrée dans la Constitution » (p.174)

La présentation de Reger d'un prolétariat conservateur embourgeoisé, qui se montre récalcitrant à une agitation révolutionnaire radicale, concerne plutôt l'actualité de la République fédérale que la réalité historique des années 20. On peut douter que l'évolution qui désillusionne Adam Griguszies puisse passer pour typique pour la compréhension qu'a de soi un ouvrier intellectuel, conscient de sa classe, politisé et vivant avant 1933. Des autobiographies d'ouvriers et d'autres documents littéraires ne donnent aucune sorte d'indication sur cette rupture totale, sur un désir ardent bourgeois et un adaptation commode.¹²⁴ On ne peut pas nier l'existence d'une conscience de soi prolétaire, fortement marquée, se mettant à distance

directement de la bourgeoisie. [Ce fut elle qui inaugura la première, avec les enfants handicapés, les camps de concentration nazis *ndt*] On ne peut épargner Reger d'un reproche de spécification. Chez lui l'histoire du mouvement ouvrier aboutit à la fin des années 20, dans la petite bourgeoisie ou bien dans l'actionnisme sauvage des minorités. Il méconnaît pleinement la large politisation d'après 1929, l'engagement prolétaire renforcé dans la crise. [chez Hans Tählmann (1186-1944), par exemple, candidat communiste à la présidence de la République, qui finira bien sûr en payant l'engagement admirable de sa vie à *Büchenwald*. Dans ces cas là, on dit toujours « malheur aux vaincus ! » *ndt*]. Fait défaut aussi à Reger le regard sur les productions culturelles foncièrement autonomes du mouvement ouvrier en littérature et cinéma qui ne sont pas à comprendre simplement comme une adaptation manquée des exemples bourgeois.

Reger ne rend donc pas justice à la révolution de novembre portée par le prolétariat. Certes, il a redonné de manière adéquate l'absence de conception des partis ouvriers qui n'étaient pas préparés aux événements de la révolution, leur concentration sur des « idéaux de révolution » (p.109) abstraits mais il ne fournit qu'une caricature du mouvement démocratique qui allait bien au-delà des limites de parti. Précisément les grandes grèves du printemps 1919 se déroulèrent dans la Ruhr tout d'abord dans le cadre institutionnel réglementé. À la « commission Neuner » qui proclama la socialisation des mines, appartenaient même des représentants du SPD, de l'USPD et du KPD. Reger les démolit en les « moins fanatiques de la révolution » (p.113), qui veulent sans esprit ni but, passer à une « action directe ». « Socialisation » n'était pourtant pas une parole hasardeuse de fanatiques de l'action, mais au contraire le but conséquent d'une volonté de changement politique et sociale qui était insérée dans l'idée des conseils d'entreprise. Et dans un modèle de co-détermination. Les représentations, qui furent ainsi développées ici, font reconnaître un concept fermé d'une avancée hasardeuse et inconstante, dont il n'est pas question chez Reger. Il a bien trop mis en avant les éléments putschistes et radicaux des apparitions annexes d'excès d'une gueusaille prolétaire. L'échec du mouvement de révolte n'était en rien dû, comme le roman le conçoit facilement, à un effondrement interne mais il résulta au contraire aussi de la pression militaires des *Freikorps* et de la politique d'arrangement du gouvernement du *Reich*.¹²⁵

Ces faiblesses ne légitiment en aucun cas une dévaluation totale du roman, comme l'a présentée Helmut Lethen.¹²⁶ Sur cet ouvrage il devient clair « qu'un rationalisme bourgeois sur la sphère de production qui

¹²⁴ Par exemple Ludwig Turek : *Un prolétaire raconte* (Berlin 1930). Köln 1972.

¹²⁵ Voir sur ce sujet : Peter von Oertzen *Les grandes grèves des mineurs de la Ruhr en janvier 1919*. Une contribution au débat sur la phase naissante révolutionnaire de la République de Weimar. Dans : *Du Reich du Kaiser à la République de Weimar* édité par Eberhard Kolb. Cologne 1972, pp.185-2217. Hans Mommsen : *Politique sociale dans les mines de la Ruhr* dans : *Système industriel et développement politique dans la République de Weimar* (note 72), pp.303-321.

¹²⁶ Helmut Lethen : *Nouvelle réalité pragmatique 1924-32. Études de littérature du « socialisme blanc »*, Stuttgart 1970, pp.73-89.

n'est pas de l'agitation socialiste, doit se dévoyer à la désillusion ». Il est vrai que celui qui est fixé sur une « agitation socialiste », n'a plus la capacité d'enregistrer les éléments « matérialistes et socio-critiques » dans l'*Union der festen Hand*. « Le surplus d'agitation » que recherche l'analyse de Lethen, peut être foncièrement détourné dans une réception de production. L'essai de Wolfgang Harich de l'année 1946 a démontré que même dans une perspective marxiste, l'*Union der festen Hand*, est utile pour tout un pan d'enseignement de l'histoire. Référées à l'actualité immédiate de l'après-guerre, Harich dérive des conséquences politiques et des exigences du roman, qui s'étendent jusqu'à la révision critique de l'offre d'unité prolétaire jusqu'à la révision critique de la politique du KPD dans la République de Weimar.¹²⁷ Cela fait partie des pointes du roman que « l'évolution » qui y est thématisée donne à se reconnaître comme un retour aux positions de départ. Le prolétaire retombe et retourne à la fin dans l'état pré-révolutionnaire de l'oppression et les employés ne peuvent pas briser non plus le cercle vicieux de leurs conditions de vie de leur « état de conscience ». Leur solidarité avec le prolétariat pendant la révolution de novembre ne fut que ponctuelle et non de longue durée, bientôt domine ici aussi la statique des circonstances, la distance accentuée « vers le bas ». Le jugement de Wilhelm Alff est de consentir au fait que la description de Reger du quotidien et du monde représentatif de l'employé Kracauer ne le cède en rien au sociogramme en ingéniosité paru en 1930.¹²⁸

Tous deux analysent les hiérarchies, leurrent leurs chances infinies de monter, le penser de castes, le clinquant de leur architecture de casinos et de clubs, le rituel petit-bourgeois de leurs assemblées la « bonhomie » de leurs rencontres qui, dans le combat de tous contre tous qui règne seulement dans le quotidien, est censé recouvrir l'épuiement et la surveillance mutuelle. Presque avec les mêmes catégories, que celles de Kracauer, Reger esquisse la position sociale des employés : « Entre les pôles capital et travail, ils étaient en possession d'une position médiane funeste qui les plaçait sous un tir en écharpe des deux côtés. Ils devaient être en défense vers la bas, sans gagner pour cela un appui d'en haut » (p.257). Une concurrence effrénée fait ériger des « poteaux frontières les uns des autres » et empêche une solidarité, leur degré d'organisation reste mince. Ils sont exposés sans protection à l'arbitraire de la direction. Avec le renvoi cynique sur les dépôts d'épargne dans les caisses d'épargne des aciéries, leurs exigences salariales sont bloquées, leur insistance sur un paiement tarifaire réglementé a comme résultat la mise par écrit des anciens états « sous une forme modifiée » (p.263).

Dans la crise se déclenchant, on activa la réduction des employés au moyen de techniques perfides. Ceux-ci s'entraident, en adhérant, comme Otto Wittkamp, le beau-père de Griguzsies, aux « *Casques d'Acier* ». Car la migration vers la droite demeura l'ultime possibilité de survie. En 1929, Reger commenta avec sarcasme : « On sait que les mines favorisent la rebauche de *casques d'acier* : peut-être le chômage et les restrictions d'activité d'entreprise poursuivent l'objectif de devenir membres des *Casques d'acier*. »¹²⁹ En marge seulement apparaît la classe moyenne de la bourgeoisie des artisans, propriétaires de magasin et hôteliers, opportunément, la position politique qui arrange rien qu'en bien-être matériel (p.82). Tout au centre se tient l'ancienne classe moyenne qui domine souverainement la politique locale, dans *le petit coq vigilant*. L'élite industrielle est donc d'autant plus mise en scène. Le rangement détaillé de leurs caractères provient de nouveau de l'impulsion rationaliste de Reger.

« La question de savoir à quoi ressemble un banquier, un possesseur de magasin, un directeur de consortium, est presque aussi difficile qu'hypothétique à répondre que celle de l'origine du monde. »¹³⁰ Le roman tente de fournir des réponses, strictement reliées à la réalité et sans hypothèses ; il veut percer la voile mystique du mystère dont s'entourent volontiers les industriels, mettre en parallèle en dimensions réelles, le souffle de génialité qui leur est accordé par les biographes des familles. Pour toute différenciation individualisante, Reger donne pourtant un résumé sociologique de cette caste isolée, qui pare avec angoisse à toute pénétration, se cramponne aux « formes transmises et à la rigueur avec gravité et apparaît à l'extérieur comme un type clos sur lui-même (p.92). Leur vie privée s'accomplit bien loin de la vie publique dans leurs forteresses et châteaux, dont le caractère de places fortes correspond bien à leur conscience sociale. Les secousses révolutionnaires n'ont pu avoir aucune prise sur la monumentalité féodale des demeures seigneuriales provinciales, dans de tels domaines, comme aussi dans les autres groupes sociaux, un changement de pouvoir politique n'entre point à l'intérieur. Les intérieurs prolétaires surchargés possèdent leurs grands pendants industriels dans leur « mythologie d'aménagements d'espaces » ici pratiquée, dans un micmac de style sans mesure de « portières, gobelins et plafonds » (p.63), « d'arcades avec colonnes doriques, arcs gothiques et lampes Renaissance à douze facettes » (p.161). Presque l'ensemble du personnel de direction de l'industrie lourde de l'Allemagne de l'Ouest apparaît ainsi chiffré dans le roman. Pour échapper aux instances juridiques en charge de la prise de corps que Reger devait connaître pour les dévoilements, il choisit l'instrument du chiffrage. Pour la même raison, il utilise un auteur du temps présent comme Bernt Engelmann (*Grande croix du service fédéral*, 1974), le genre du roman à clef en tant que médium d'éclaircissement politique. Le chiffrage ne va pourtant pas jusqu'à

¹²⁷ Wolfgang Harich : *Union der festen Hand. Discernement et conséquence*. En construction 2 (1946), pp.808-827.

¹²⁸ Wilhel Alff : *Erk Reger. Portrait d'un journaliste*. Émission de radio. WDR II, 11.11.1973 (manuscrit), p.14.

¹²⁹ *Le pont du journalisme* (note 17), p.477.

¹³⁰ *Ebenda*, p.471.

signifier pourtant en aucun cas une invalidation du « matériau authentique », sur la base d'une rétractation calculée de ce qui a été dévoilé, comme le soutient Lethen.¹³¹ Le journaliste combattant, Reger, est loin d'avoir peur. Dans ses articles de journaux, il a souvent répété et renforcé les reproches soulevés dans le roman, sous les noms directs en renvoyant à l'alliance de l'industrie lourde avec le nsdap. Par ailleurs, les lecteurs contemporains n'avaient aucunes difficultés à déchiffrer les sujets du roman, comme le révèlent quelques recensions. Ils savaient bien qui était en cause.

Par le chiffrage, Reger gagne la possibilité d'accentuer les phénomènes de réalité dans le typique et l'exemplaire. En donnant un caractère étranger à la réalité cela devient un moyen pour la fixer. Ainsi des éléments biographiques de deux personnes réelles ont été réunis. Reger renforce ainsi l'impression d'une collaboration du nsdap et de l'industrie lourde en localisant déjà les premiers contextes directs — qui sont en réalité à situer en fait vers 1926/27 — et sont donc ici datés avant la tentative de putsch d'Hitler. Le néo-féodalisme industriel, à la fin des années 20, rencontre sa culmination dans le roman avec la célébration du centenaire pompeux des Krupp, qui en fait avait débuté en 1912.

À la différence de sa contre-partie prolétaire, la caste des gros industriels s'entend pour préserver vers l'extérieur l'impression d'un accord d'ensemble, de cacher ses luttes de fraction et ses oppositions d'intérêts. Des conflits internes sont certes souhaités puisqu'ils amènent « des forces fraîches au sang » (p.90), mais ils s'achèvent par l'arrangement sans bruit. Reger marque les positions différentes et leurs champions. Dans ces circonstances, la génération de l'époque fondatrice, resurgit une fois telle une relique ornementale provenant d'une époque révolue depuis longtemps pour faire saillie dans le présent. C'est avant tout Christian Felgenhauer (= Emile Kirdorf), titrée comme le « Bismarck de l'exploitation des mines »¹³², l'initiateur du syndicat du charbon en Rhénanie-Westphalie, la plus importante des fusions d'intérêts horizontales dans les charbonnages du 19^{ème} siècle, le précurseur-lutteur le plus énergique du « principe de rester le seul maître chez soi »¹³³, opposant sans compromis aux syndicats et au mouvement ouvrier et à l'Église catholique et qui méprisait Guillaume II, à cause de sa politique sociale qu'il tenait pour trop lâche. Dans sa « manière rugueuse, aux arêtes vives »,¹³⁴ il apparaît aussi dans le roman, tel un entêté sans aucune souplesse, pour Reger le dernier « tyran naturel », un « phénomène peut-être haïssable, et pourtant sympathique »¹³⁵.

Dans l'*Union der festen Hand*, on y affaiblit son nationalisme et ses chauvinismes extrêmes, qui le font apparaître comme l'image archétype du « monopole capitaliste réactionnaire ». Il s'est toujours engagé pour les paroles les plus radicales de la droite extrême, dans la Guerre mondiale il soutint « même les plans d'annexion les plus extravagants »¹³⁶, désigna la révolution de novembre comme un « empire de la populace », défenseur du « coup de poignard dans le dos » et, octogénaire en 1927, il adhéra au nsdap et fit circuler clandestinement parmi les gros industriels d'Allemagne de l'Ouest une brochure d'Hitler¹³⁷. Un an plus tard il démissionna du parti parce que ces « éléments de gauche »[sic !, *ndt*] l'inquiétaient.

Comme Felgenhauer/Kirdorf, Schellhase l'ancien (= August Thyssen) est quelque chose comme une « grandeur mythologique » (p.88). Ce « type d'industriel lourd de la période d'avant-guerre »¹³⁸ a sauvé les principes de l'époque pionnière en les faisant passer et en les transférant dans le haut capitalisme. Il n'a jamais emprunté et a toujours conduit ses aciéries en les étendant « à proportion progressive de ses résultats de gain » (p.88).

Le bilan positif, c'est le seul et unique axiome qui compte pour Madame Ella (= Margaret von Krupp, veuve de Friedrich Albert Krupp [† 1902]). Elle-même, qui se caractérise comme « un être humain de réalité » — à l'occasion de quoi, elle place au même niveau la réalité et sa propre capacité à elle (p.141) — mène à *Zänderhöhe* (= villa Hügel) un strict gouvernement selon l'adage : « toutes les larmes du passé, mais pas un *Pfennig* ! » (p.144). Au moment où le bilan de Krupp de la première année de paix s'acheva par des pertes, c'est alors vraiment pour elle la révolution véritable.

À cause de sa fidélité rigide à des principes, son incapacité d'adopter une tactique et un compromis, ce caractère entêté, quant à la direction personnelle au point d'en devenir grotesque, n'est plus du tout supportable dans une période de turbulences révolutionnaires. Ici il y faut d'autres « qualités ». Ottokar Wirtz (=Hugo Stinnes) les apporte dans une haute mesure avec sa personnalité, il devient l'Homme de l'Heure. L'exhortation du secrétaire d'état impérial à l'adresse des industriels de se conformer de manière flexible aux « transformations » du capitalisme, ne valent pas du tout pour Wirtz/Stinnes (p.93) « un homme ayant le sens des faits concrets ». Pendant que tous les autres se cramponnent encore à l'autorité de l'état, lui en a fait son deuil et il a pris son congé depuis longtemps et il s'est préparé une tactique sur la manière de conserver

¹³¹ Lethen (note 126), p.78.

¹³² Felix Pinner : *Meneur économique allemand*. Charlottenburg 1925, p.85.

¹³³ *Ebenda*, p.83.

¹³⁴ *Ebenda*, p.84.

¹³⁵ *Le pont de journalisme* (note 17), p.477.

¹³⁶ Henry Ashby Turner Jr. : *Emile Kirdorf et le nsdap*. Dans H.A.T. : *Fascisme & capitalisme en Allemagne. Études sur les relations entre la national-socialisme et l'économie*. Göttingen 1972, p.62.

¹³⁷ Adolf Hitler : *La voie de la remontée* (1927) ; reproduite dans H.A.Turner (note 135), pp.47-59.

¹³⁸ Pinner, à l'endroit cité précédemment, p.66.

la résistance, voire peut-être même de la renforcer, de « l'économie libre » dans tous les bouleversements qui sont à attendre. Elle a la teneur suivante dans le détail : renoncer à l'union des aciéries dépendante des entrepreneurs, reconnaître les syndicats ouvriers comme des partenaires de négociation, mais les mettre à profit effectivement pour atteindre les objectifs de la grosse industrie, par pseudo-résolution en commun en tant qu'abandon de responsabilité, prise en otage du mouvement révolutionnaire au moyen de semblants de concession ; imposition rigoureuse et sans faille de ses propres intérêts vis-à-vis de ces gouvernements républicains incertains qui se fient volontiers aux conseils des « experts » industriels et à la bureaucratie ministérielle qui n'est jamais désarçonnée ; création d'un « parados dans le domaine de la vie politique » (p.247), engagement politique intensif jusqu'à et y compris, en politique extérieure, afin d'édifier un cartel puissant d'intérêts.

Reger a correctement appréhendé le rôle politique dominant de Hugo Stinnes à l'intérieur de l'industrie lourde en Allemagne de l'Ouest, que celui-ci joua après 1918, jusqu'à sa mort soudaine en 1924. Lors d'une assemblée d'industriels, le 9 octobre 1918 à Düsseldorf, à laquelle le roman se réfère à la fin du premier livre, Stinnes plaide en faveur d'une alliance ciblée avec les syndicats¹³⁹, le 14 novembre, il fonde avec le dirigeant syndicaliste Carl Legien, une communauté de travail. Cet accord moratoire est le pendant de l'alliance Ebert-Gröner¹⁴⁰ et a essentiellement marqué par la suite le caractère de compromis de la République de Weimar. Stinnes ne se satisfait point de ce travail ainsi mené en coulisses ; il entra au *Reichstag* pour le DVP, mena une politique extérieure à la force du poignet et négocia avec l'industriel français, le marquis de Lubersac, sur le problème des réparations.

Le roman reflète exactement aussi ses puissantes activités dans le domaine économique : « Hugo Stinnes appartenait à ceux qui, au plus rapidement et au plus fondamentalement, avaient compris les grandes chances d'exploitation que l'inflation offrait au calcul des affaires » écrit le journaliste économique, Félix Pinner.¹⁴¹ *L'Union der festen Hand* montre cette permutation à la vitesse de l'éclair de la banqueroute de l'impérialisme économique vers la conjoncture révolutionnaire insoupçonnée, de la crise attendue à l'expansion hypertrophique. « À présent débute enfin correctement l'époque du capitalisme, messieurs ! » (p.199), proclame-t-il à l'intention de ses collègues moins souples, après la perte de la guerre devrait au moins être gagnée la « bataille de la monnaie » (p.199). Witz/stinnes mise sur la durée de l'inflation, sans ménagement, il met à profit la chance de transactions colossales et risquées, pour acquérir des valeurs qui échappent aux fluctuations des monnaies et édifier ainsi des concentrations gigantesques. À l'occasion il est obnubilé par l'idée du « consortium vertical », ou « depuis la matière première jusqu'au produit fabriqué » y compris les moyens de transport et de gestions administratives, tout est réuni en une seule main (p.208). Felgenhauer/Kirdof, le *manager* de *trust* du 19^{ème} siècle, se laisse gagner à ce plan, au même moment les fils de l'électro-industrie y sont rattachés. « La Felgenhauer-Witz-Electro-alliance se réfère à la Siemens-Rheinbe-Schuckert-Union, cette formation verticale de consortium la plus spectaculaire que Stinnes initia dès 1920. Il en était rapidement arrivé à la connaissance, « qu'une ascension économique sur un temps incalculable n'était possible que dans la république » (p.197). L'arrangement avec le nouvel état devient la nécessité économique et n'est rien d'autre que le résultat du pragmatisme et de l'aspiration au gain. Étant donné que la conjoncture est florissante, la séparation de l'autorité d'état, du « principe-d'être-maître-chez-soi » tombe facilement dans des actions contre-révolutionnaires directes. « Jamais l'industrie n'avait eu une telle chance que sous ce nouveau régime », pense Witz/Stinnes, de sorte que l'on ne devait même pas combattre la « contre-révolution » s'il y en eût eu une. Ce cours d'évolution démocratiquement « conforme » sans aucune substance démocratique, est soutenu avec les mêmes motifs par Krogoll (= Peter Klöckner), qui s'y entendit, selon Felix Pinner, presque aussi bien que Hugo Stinnes, pour « mettre à profit les possibilités de cette nouvelle époque d'après ses propres forces »¹⁴², et par le banquier Hugo Mehren (=Louis Hagen), qui défendait une position relativement de gauche. Witz/Stinnes renforce sa fraction par l'engagement adroit de ses deux « adjudants » : Näßler (= Albert Vögler, directeur général du consortium Stinnes, par la suite président du comité de direction des *Aciéries réunies*) et Clemens Faustich (= Ernst Poensgen, directeur général de *Phoenix AG* pour l'exploitation des mines et les entreprises de fonderie, ensuite directeur des *Aciéries réunies*). Ceux-là représentent le type des « *selfmademen* plus ou moins américains » (p.189) qui, sans protection dynastique, escaladent des positions de direction, ce sont les précurseurs de notre élite actuelle de *managers* de la trempe d'un Beitz et d'un Mommsen. Dans ses articles de journaux, Reger n'a eu de cesse de mettre en garde de surestimer le pouvoir de ces *managers* très connus dans l'opinion publique. « L'influence de Vögler et sa volonté pour en avoir, ne sont guère éloignées d'être aussi grandes que celle qui a été acceptée dans l'opinion publique. »¹⁴³

¹³⁹ Voir Heinrich Teuber ; *Pour la socialisation des mines de la Ruhr*, Édité par Helmut G. Haasis et Erhard Lucas. Francfort-sur-le-Main 1973, p.37.

¹⁴⁰ Voir à ce sujet : George W.F. Hallgarten/Joachim Radkau : *Industrie et politique allemandes de Bismarck à aujourd'hui*, Francfort-sur-le-Main 1974, p.145.

¹⁴¹ Pinner, à l'endroit cité précédemment, p.32.

¹⁴² *Ebenda*, p.103.

¹⁴³ *La dictature du dogme* (note 63).

Le roman est en dehors d'une correction de cette image, qui présente Näßler /Vögler comme un employé d'exécution de ces tout-puissants, pour lesquels il active un travail public et résout les problèmes d'organisation. Plus saillant est seulement son flair infallible vis-à-vis de chacun de ces potentats, il se détourne de Wirtz/Stinnes, alors que s'annonce la chute du pouvoir de celui-ci.

Schellhase Jr. (= Fritz Thyssen) est le porte parole d'un parti adverse, qui combat ulcéré le cours « républicain » de l'adaptation flexible ; champion d'une position de droit extrême, précurseur d'une alliance de l'industrie lourde et du nsdap, qu'il soutient financièrement très précocément. Schellhase/Thyssen confond le pragmatisme de Wirtz/Stinnes avec une confession politique pour la République, il redoute pour l'appel à droite confirmé de la branche.

« Partout vous pactisez, cela ne peut pas continuer ainsi, nous en arrivons à une lumière oblique par vous » (p.220) représente-t-il à Wirtz/Stinnes. Sa pleine méconnaissance des circonstances modifiées le fait passer pour loyal, il exige de l'industrie la constance du nationalisme autoritaire, la politique sociale sans compromis. Combatif, il voudrait tenir tête à la révolution mais il n'a pourtant qu'à lui opposer un passé révolu. « Du reste je prends naturellement dans ces moments-là l'ordre, là où je le découvre » (p.196), en concédant l'absence de choix de ses partenaires d'alliance. L'association d'entreprise, nouvellement réanimée, une alliance nationaliste, « *Casque d'acier* » et nsdap est hautement bienvenue chez lui en tant que pouvoir de remise en ordre. Reger critique durement cette fausse disposition rectiligne, le pathos nationaliste menteur, « l'héroïque », se présentant plein d'élan telle une surestimation de soi. Déjà lors de l'introduction de Schellhase Jr./Fritz Thyssen les circonvolutions sont plus qu'évidentes : « rien en cran, rien en fanfare, rien en suffisance ni outrecuidance ; un assesseur de l'économie, un lieutenant de réserve des batteries de hauts-fourneaux » (p.90). Le journaliste Reger poursuit la polémique, la « tête chaude chauviniste Thyssen »¹⁴⁴ est encore démasquée comme « un épigone — non pas d'August Thyssen, mais au contraire de Düsterberg et Seldte »¹⁴⁵.

Énergique combattant jusqu'à la fin abrupte de sa carrière industrielle, est le directeur des établissements Krupp, Alfons Hachenpoot (=Alfred Hugenberg), qui devient plus tard pourtant son empereur de presse, avec laquelle il réussit mieux à la mettre à la disposition des intérêts du charbon et de l'acier. Lors de la visite de Guillaume II, il n'est encore qu'orateur professionnel de cérémonie, qui affirme par serment la victoire finale et la fidélité au *Kaiser*. Après la révolution de novembre Hachenpoot/Hugenberg fonde une « milice bourgeoise » et organise en étant conscient de son but, une « contre-révolution » (p.104). L'échec affligeant de son plan signale que la contre révolution ouverte ne représente plus aucune tactique appropriée de la phase de transition révolutionnaire. Ce n'est qu'à la fin des années 20 qu'elle réacquiert une actualité.

L'aile réactionnaire de l'industrie a aussi son « *Selfmademan* » : Kropf (=Paul Reusch), comme président de l'association *Langnam*, une figure centrale de la politique des intérêts de l'industrie lourde. Dans le roman, Reger le laisse se tenir en dehors de « l'*Union* » et de tous ses associations d'intérêts pour caractériser ainsi son orgueil intraitable, son insistance dans toutes les fonctions pensables et tâches d'une manière encore plus prégnante. Ainsi Kropf/Reusch apparaît-il comme un provocateur colérique, intrigant infatigable qui cherche à atteler à son service les autres organisations (par exemple les chambres de commerce) ou les représentants du conseil privé de l'industrie chimique, Püschel (=Carl Duisberg).

Une « extraordinaire absence de résolution » (p.90) caractérise le *Feldherr* von Zander (= Gustav Krupp von Bohlen und Halbach) qui oscille entre les fronts. L'historiographe critique de Krupp, Norbert Mühlen, le présente comme un brave organisateur avec un système de vertus prussiennes dont on ne peut même plus avoir une idée d'ensemble, à la fois « d'épargne et de discipline » qui s'en tient *mordicus* — et cela en dépit de toutes les évolutions politique notoires — au « principe de non-politique ». Toute sa vie durant, devenu par son mariage et par privilège impérial, porteur du nom de Krupp, il a voulu désespérément produire la légitimation inhérente d'être un « bon Krupp ».¹⁴⁶

Reger aggrave ces qualités dans le portrait satyrique du « non-industriel dilettante complet », n'ayant absolument besoin de rien du tout, ne faisant que feindre l'entreprise et l'affairement de gestion d'entreprise. La désarmante innocence et l'inconscience totale font de lui un instrument volontaire de son directoire qui prend les décisions véritables. Le *Freiherr* n'est utilisable que pour la représentation vers l'extérieur, cérémonies d'initiation, célébrations de jubilées, actes festifs de toutes natures. « Pénétré de l'authenticité des phrases » qu'il prononce (p.137), il vit dans un « monde théâtral » (p.496), tient les discours les plus fleuris, saisit les métaphores les plus hardies. Il remplit et assume complètement le rôle important de la garniture verbale des pratiques industrielles, elle est pour lui un « besoin du cœur » (p.137), avoue-t-il de fait, ce sont les autres qui ont le pouvoir en mains.

Cette domination qui apparaît aussi assurée de Wirtz/Stinnes s'avère une floraison d'inflation dont il ne peut plus suivre la conversion vers la stabilisation, lui qui est portant si flexible, dès lors son influence disparaît. Ces consortiums, qui se sont soulevés ensemble aussi rapidement, sont trop disparates pour être capables

¹⁴⁴ *Ebenda*.

¹⁴⁵ *Le pavé de basalte* (note 73).

¹⁴⁶ Mühlen, à l'endroit cité précédemment, pp.108 et suiv.

de vivre, le gigantesque consortium Siemens-Rheinelbe-Schuckert-Union est dissous en 1925. La mort de Wirtz/Stinnes apparaît dans le roman comme une conséquence physique de la ruine de son pouvoir économique.¹⁴⁷ Siegfried Hillgruber occupe dès lors sa place comme un « maître d'œuvre du consortium » dans sa phase de stabilisation. Reger conquiert cette figure au moyen d'un montage artificiel d'éléments biographiques de Otto Wolff et Friedrich Flick. Le procédé compilateur est justifié par l'étroite coalition d'intérêts du groupe « Flick-Wolff », dont parle sans cesse Reger, dans ses articles d'économie politique¹⁴⁸, et par le type unilatéral que tous deux représentent. Chacun d'eux peut passer pour « *homo novo* », qui après une ascension rasante, parvint à une rupture dynamique déterminée dans le noyau traditionnel de l'industrie lourde d'Allemagne occidentale. Flick arriva en haut au moyen de transactions aventureuses à la bourse de l'inflation, au moyen desquelles il fit grossir rapidement son mince capital de champion régional¹⁴⁹ et Otto Wolff acquit une part de production dans le district de la Ruhr, après que son affaire de commerce métallurgique de Cologne, eut engrangé des gains énormes par la guerre. De tels enrichissements cumulatifs contredisaient les principes de « la clique féodale de la Ruhr », qui valorisait quant à elle l'héritage familiale qui croit lentement mais sûrement et qui, selon Reger, ne tolérait les « natures de commerçants » qu'à la « manière d'un corps qui doit tolérer la présence de bactéries qu'il a laissé entrer en lui »¹⁵⁰. L'image drastique illustre le roman ; ce n'est que bien plus tard que Hillgruber se voit adopter dans « l'union » et encore seulement aussi dans le but de le maintenir en situation d'échec. De Wirtz/Stinnes il a repris, outre « l'adjudant » Näßler/Vögler, le légalisme pragmatique et il entretient aussi le contact avec des groupements réactionnaires. En 1931, Reger affirme « que Flick est un opposant à tout soutien industriel de Seldte et Hitler »¹⁵¹. Alors que Stinnes était devenu pour l'opinion publique un synonyme de gagnant de l'inflation, à peine connaissait-on, au milieu des années 20, les noms de Flick et Wolff. Reger dit d'eux à propos de cela qu'ils étaient d'une « timidité, presque malade devant l'opinion publique ».¹⁵² Par conséquent, Hillgruber agit discrètement à l'arrière-plan, pousse d'autres devant lui tout en restant lui-même dans l'obscurité protectrice, car il ne pense rien de bien des activités politiques. Dans sa politique de concentration économique, il est un Wirtz en puissance, qui inclut encore dans son calcul des types du capitaliste qui ont progressé, des entrelacs internationaux et des affaires d'échanges. Hillgruber devient un maître des transactions dissimulées de ce dont — dans « tout les va et vient des acheteurs, des communautés d'intérêts, des accords d'amitié, des fusions, du commerce des échanges, et en actions et des conseils de surveillance » (p.317) — il tient les fils invisibles dans la main. Il met en branle les processus décisifs, formule les slogans de la stabilisation assurée par le Dollar : formation de trust et rationalisation. À la fondation du gigantesque *trust* de l'acier (= Aciéries réunies [*Stahlverein*]), à côté de l'*IG Farben*, la plus grande concentration horizontale des années 20, il est un acteur essentiel, il y appose sa signature à l'exclusion totale de l'opinion publique. Cette fabrication de *trusts* est précipitée par le programme « d'une volonté humainement organisée de production » que Hillgruber lance et pourvoit de la formule quelque peu quiète de « rationalisation », étant donné que « des expressions scientifiques », comme il le sait très bien, laissent toujours derrière elles un effet, une atmosphère publique (p.321). Reger souhaiterait l'expression à la mode de « phase de stabilisation », que colportaient aussi de nombreux représentants de l'intelligence littéraire sans aucune critique, en en reprenant presque déjà l'aura mystique. « Tandis que la rationalisation fut proclamée, il ne se produisit rien d'autre que la projection de l'économie irrationnelle sur un autre niveau » (p.351). Dans le même sens, Kracauer avait renvoyé, en 1927, à la « raison troublée » du capitalisme : « il ne rationalise pas trop, au contraire bien trop peu. »¹⁵³ La mise hors circuit de la *ratio* par sa proclamation programmatique, Reger la constate aussi, il prouve en outre l'absurdité économique, démasque les perversions de la normalisation et de la mécanisation. À l'apogée de la crise économique, il pose la question de la « dette provoquée par la rationalisation » dans la *Weltbühne* une question qui est clairement à répondre à la charge des industriels.¹⁵⁴ Reger a reconnu que dans « chaque gonflement insensé du corps de production, dont la capacité, même dans le cas d'une bonne conjoncture, ne peut absolument plus être pleinement utilisée », la crise catastrophique était bel et bien pré-programmée. Hillgruber se limite en tant que régisseur « d'obscurité réservée »¹⁵⁵ au secteur économique, il abandonne la sphère politique aux « spécialistes » préposés pour cela dans les centres d'organisation des associations d'intérêts internes. Les syndicats industriels en fonction deviennent dans le roman de plus en plus les sujets véritables du capitalisme, ils dictent « l'évolution » ultérieure. À la place des personnalités déterminantes

¹⁴⁷ Voir aussi la thèse de Felix Pinner : « *Peut-être n'était-ce point la souffrance corporelle seule qui amena cette fin prématurée.* (note 131), p.49.

¹⁴⁸ Par exemple : *Hommes à l'arrière-plan*, (note 63).

¹⁴⁹ Au sujet de la biographie de Flick, voir Günter Ogger : *Friedrich Flick le Grand*, Munich/Vienne 1971.

¹⁵⁰ *La dictature du dogme* (note 63). Avant tout Paul Reusch était l'opposant le plus tranchant de Flick, qu'il combattit comme « étranger à la Ruhr » et « intrus ».

¹⁵¹ *Hommes à l'arrière-plan*, (note 63).

¹⁵² *La dictature du dogme* (note 63).

¹⁵³ Siegfried Kracauer : *L'ornement de la masse. Essais*, Francfort-sur-le-Main 1963, p.57.

¹⁵⁴ Eric Reger : *La question de la dette provoquée par la rationalisation* *Die Weltbühne* 28 (1932) I, pp.407-410.

¹⁵⁵ Eric Reger : *Les hommes de l'arrière-plan* (note 63).

telles que Wirtz/Stinnes, sont apparus désormais des appareils anonymes qui bien entendu furent initiés par les magnats de l'industrie eux-mêmes. Reger a attiré l'attention, dans ses commentaires sur l'économie, sur ce déplacement de pouvoir qui s'est silencieusement accompli et qui n'était pas du tout perceptible à une opinion publique abusée.

« Mais même parmi les industriels les cris les plus élevés qu'ils poussent sont les moins dangereux. Ce ne sont pas les tapageurs les moins compliqués qui servent l'attention la plus haute, mais au contraire ces natures-là silencieuses, qui s'appliquent à travailler en tirant des ficelles ou des trucs souterrains. Qu'est Thyssen ? Qu'est Reusch ? Qu'est Vögler ? ils sont au plus fortement perceptibles, parce que ce sont des bateleurs de grands discours, mais ils ne dirigent pas. L'effet acoustique qu'ils provoquent n'est qu'un phénomène d'accompagnement. Leur plénitude de pouvoir repose sur le semblant.

Pour Reger l'affaire est consommée qu'au plus tard depuis la fin des années 20, les « extériorisations de volonté authentiques » n'émanent plus encore que des associations internes, c'est d'elles qu'en vérité l'industrie allemande est dirigée »¹⁵⁶. Pourvu des informations provenant de personnes internes bien informées, le journaliste Reger avait correctement évalué l'importance transmise par les associations d'intérêts internes de l'industrie lourde dans la République de Weimar. Ainsi la structure fictive de son roman, *l'Union der festen Hand*, avec la nomenclature parlante, ne pouvait pas manquer la réalité historique, mais au contraire seulement la pointer de manière satyrique. Comme pour le personnage de Hillgruber, Reger travaille avec le procédé d'un montage documentaire, des particules de réalité provenant des institutions les plus diverses sont ainsi recomposées pour donner un tableau d'ensemble authentique. Ceci avant tout parce qu'une représentation close des intérêts du charbon et de l'acier est restée un rêve industriel inaccompli des années 20. Reger voulut-il donc rendre publics ces plans d'une « main ferme » qu'il connaissait sans aucun doute, de sorte qu'il le réalisât dans un roman fictif ?

À un renforcement et une réformation de sa politique d'intérêts, l'industrie se voyait contrainte après la défaite de la Guerre mondiale. De nouvelles organisations, non discréditées, étaient à former qui recherchaient des possibilités d'influences dans l'opinion publique libérale et devaient bâtir des canaux d'informations. Le 4 février 1919, fut fondée à cette fin l'association du *Reich [Reichverband]* de l'industrie allemande, qui voyait principalement sa mission, selon Hallgarten, dans le fait de « ramener le plus rapidement possible au quotidien de la bourgeoisie, les concessions d'apparence qui avaient été faites à la communauté des ouvriers pendant la phase révolutionnaire et de relever à toute force le double combat aussi bien contre la révolution que contre la communauté ouvrière organisée »¹⁵⁷. Reger reprit la date de fondation pour son « *Union* » et aussi les objectifs qui ne sont en effet pas foncièrement dissemblables. Certes, dès 1920, surgirent les premières propositions d'une réorganisation dans l'industrie de l'Allemagne de l'Ouest, mais le système d'association traditionnel fortement émiétté ne se mit à bouger qu'au moment où Paul Reusch, en août 1923, proposa un plan détaillé d'une vaste réorganisation.¹⁵⁸ Selon ce plan des chambres de commerce locales, l'association pour la défense des intérêts économiques communs en Rhénanie-Westphalie (*Langnamverein*), l'association des employeurs du groupe nord-ouest et le groupement intercommunal des représentants de l'économie du nord-ouest allemand, devaient être réunis, pour accorder plus de poids au district de la Ruhr dans les organisations au sommet de Berlin. La centralisation rata, parce les organisations individuelles firent de la résistance et on en vint donc seulement à une « solution minimale » : la répartition nouvelle des tâches sur les institutions existantes. À « l'ancienne et vénérable » institution, fondée en 1871, appelée *Langnamverein*, revint le rôle de direction. Ici, les différentes branches de l'industrie furent intégrées sous l'égide de l'industrie lourde (Chimie, lignite), sous l'énergique présidence de Paul Reusch, la *Langnamverein* devint bientôt le facteur dominant dans la *Reichverband*.

Comme la *Frankfurter Zeitung* le découvrit, le 1^{er} mars 1928, la *Langnamverein* fut sélectionnée pour servir de quartier général journalistique en vue « d'un remaniement plus puissant de l'ensemble de la presse ». Par une politique systématique d'information, ce lieu de presse, reconfiguré de fond en comble, devait servir à préluder les « futurs combats économiques et sociaux » par le journalisme. On pouvait en attendre des parados de ce puissant appareillage de *Hugenberg* et de la revue hebdomadaire ainsi activée sous sa propre régie *Rhur-und Rhein-Wirtschaftszeitung*.¹⁵⁹ Le groupe nord-ouest, étroitement entrelacé avec la *Langnamverein*, sortit en étant renforcé de ce revirement. Si l'on considère que l'industrie lourde disposait encore par l'entremise de l'association des mines d'un vaste réseau d'influence et de pilotage, en faisant ainsi un *lobby* puissant. L'historien Bernd Weisbrod peut à bon droit défendre la thèse que c'est directement l'échec de ce plan de regroupement qui renverse « la faible apparence en force ».¹⁶⁰

¹⁵⁶ *Ebenda*.

¹⁵⁷ Hallgarten : *À l'endroit cité précédemment*, p.150.

¹⁵⁸ Voir à ce sujet Bernd Weisbrod : *Au sujet de la forme de représentation de l'industrie lourde dans la seconde moitié de la République de Weimar*. Dans *Système industriel et évolution politique dans la République de Weimar* (note 72), pp.374-692.

¹⁵⁹ *Industrie lourde et opinion publique*. Dans *Frankfurter Zeitung*, 1.3.1928.

¹⁶⁰ Weisbrod, à l'endroit cité précédemment, p.692.

L'ambition de Reusch ne fut pourtant pas encore épuisée avec l'expansion de la *Langnamverein*. À son instigation vint au monde, à la fin de 1927, la « *Ruhrlade* [caisse (de corporation) de la Ruhr, *ndt*] », un cabinet secret de l'industrie lourde.¹⁶¹ Avec les 12 personnes qui en constituaient exclusivement le cercle, enfin l'industrie lourde traditionnelle se retrouvait entre soi et chez elle, les « natures commerçantes », Flick et Wolff, n'y étaient pas invités. Lors des séances secrètes, les problèmes délicats étaient traités, pour lesquels même le huis clos des associations internes ne convenait point. Ici les divergences d'opinions étaient mises de côté et les lignes sociales et politiques des conflits de salaire étaient jalonnées, les arrangements de prix et de consortium étaient activés et avant tout résolus, y compris quant aux sommes prodiguées en soutien aux politiciens, journalistes et partis. Pour ces subventions secrètes, des fonds spéciaux se tenaient à disposition. Reger connaissait précisément et manifestement l'existence et la « *Ruhrlade* » et de ses fonctions.¹⁶² Dans l'*Union*, il en reprend exactement celle-ci qui, selon la volonté de son fondateur Wirtz-Stinnes, était censée représenter une sorte de « loge franche-maçonne industrielle » (p.223). Mais aussi la *Langnamverein* et l'association interne des Mines sont intégrées comme des phénomènes réels, « l'*Union* » est en même temps un cabinet secret, une association d'intérêts et une instance du travail officiel de l'industrie lourde.

L'association des employeurs du groupe nord-ouest apparaît dans le roman sous l'expression du « Groupe Ouest », une division du travail devient visible qui n'exclut pourtant pas une concurrence à l'occasion ravivée : son homme d'affaires en est l'ancien procureur de la République, le Dr. Krewett (= Ludwig Grauer), c'est « l'aboyeur » [guillemets du traducteur, *ndt*] de la politique des tarifs, la force motrice qui enclenche le mouvement de baisse des salaires, tandis que « l'*Union der festen Hand* » reprend les attaques générales, les contacts avec les groupes du *Reich* et le pilotage journalistique. Au moyen de la synthèse de plusieurs instances, Reger voulait assurément aussi rendre plus clair ce fourré épais des associations de l'industrie lourde pour le lecteur. La simple concentration n'est pas tout particulièrement une nécessité de la forme du roman, Reger ne la place nonobstant que là où les structures réelles autorisaient cette condensation en un type. C'est le cas pour le général Großenbaum, le directeur commercial de « l'*Union* », un personnage dans lequel sont récapitulés à la fois Max Schlenker et Hans L. von und zu Löwenstein, respectivement chargés d'affaires de la *Langnamverein* et de l'association interne des Mines. Tous deux faisaient preuve de fait d'éléments uniformes : représentants d'une pratique juridique avec de bonnes relations entretenues avec « l'opposition nationale », antirépublicains, opposants ultra-radicaux aux syndicats d'ouvriers¹⁶³ ; partisans d'une révocation rigoureuse des concessions sociales politiques accordées [on dirait maintenant la suppression de tous les acquis obtenus de longues luttes par la classe ouvrière ; qu'on ne s'y méprenne point : il s'agissait ni plus ni moins de vous ramener à l'âge de pierre en une génération. *ndt*] Que Großenbaum fut identifié comme un ex-général du *Kaiser*, cela concerne bien son activisme forcené et crâneur et dévoile le modèle de son penser cynique tout en posant simplement la tendance fatale de l'industrie de l'époque de proposer aux militaires « mis au chômage », la perspective d'une carrière éclatante dans l'après-guerre. Des officiers, confirmés sur le front, furent donc sollicités et devinrent après 1918, des forces de direction industrielle. Nombre d'entre eux échangèrent de nouveaux commandements de postes : Otto Steinbrinck, le plus important des directeurs de Flick, avait été commandant de sous-marins (*U-Boot*) et était titulaire de la *Médaille du mérite* ; Karl Arnold, chef de la *Dinta*, ancien officier du front. L'industrie se sert aussi sans scrupules dans le roman de l'élite d'autorité de l'état restée en jachère, car leur intervention est de toute première nécessité avant tout dans les associations agressives. La constance de l'idéologie féodale est de ce fait pleinement évidente, le secrétaire d'état a. D. (qui est bien une synthèse des porte-parole de la presse des associations internes, Steinberg et Pilgrim) devient un valeureux chef de la presse de « l'*Union* ». En cela Reger affine par surcroît la pointe que les politiques et militaires, qui se rivalisaient dans l'empire, se retrouvèrent finalement ensemble « culs et chemises » dans l'anti-républicanisme de l'industrie lourde.

Avec l'énergie et leurs pratiques qui correspondent à leur ancienne profession, ils s'accommodaient parfaitement de leurs tâches. La production d'idéologie est mise en avant pour installer un rideau de fumée devant les états de fait, afin de fournir une « conception du monde » qui n'est pas censée éclairer mais au contraire, détourner l'attention et brouiller l'écoute. En 1947, Reger va exiger la « dépolitisation de l'industrie lourde » dans un écrit programmatique, comme une condition préalable irrémédiable de la refondation, bref, la « prompte dissolution des associations industrielles internes » comme aussi une conséquence de l'expérience fasciste.

« Nous avons besoin de mesures prophylactiques qui privent l'industrie lourde en même temps que la contrainte de politique sociale, de toutes possibilités de rassembler du pouvoir politique. Le contingent

¹⁶¹ Voir à ce sujet : Henry Ashby Turner Jr. : *La « Ruhrlade », cabinet secret de l'industrie lourde dans la République de Weimar*. Dans *Fascisme & capitalisme en Allemagne* (note 73).

¹⁶² Ainsi le rapportait Reger dans un article dans « *Le pavé de basalte* » d'une séance de la *Ruhrlade*, (note 73)

¹⁶³ Ainsi parlait B Loewenstein en 1927 d'une domination de l'état par les syndicats ouvriers et il appelait l'Allemagne « un pays des possibilités syndicales ouvrières illimitées ». Cité d'après Hans Mommsen : *Politique sociale dans les Mines de la Ruhr* (note 125), p.315.

principal de la politique économique et aussi la propagande purement politique, provinrent de tout temps des associations industrielles. »¹⁶⁴

Dans l'*Union der festen Hand*, il fait tourner à plein pot cette machinerie de propagande. En tant que producteur d'idéologie, un spécialiste est engagé, selon la volonté de Wirtz/Stinnes, un philosophe de la culture, dont le pessimisme y installe un contraste abrupt, avec ce nouvel optimisme gravide des gains de l'industrie. Dans le professeur Jodoci, on a enfin découvert le candidat juste, qui donne au moins de fausses espérances de synchronisme vers l'extérieur, « un nouveau type avec une chevelure ondulée d'artiste et le visage rasé de près d'un américain *smart* » (p.225). Ceci aussi est une figure de montage ; des concepts partiels qui renvoient assurément au prédicateur d'un nouveau césarisme et avec Oswald Spengler, Jodoci est dans des reconvalescences mis au même rang dans la littérature secondaire Mais les éléments les plus importants empruntent, leurs références au journaliste conservateur et révolutionnaire Edgar J. Jung, chez lequel, à la différence de Spengler, des liaisons concrètes avec l'industrie lourde sont prouvables. Rudolf Pechel, rédacteur en chef de la *Deutschen Rundschau*, qui servit d'entremetteur, exhorta Jung en 1928 à envisager « la voie Reusch/Vögel, après que son opus *La domination des médiocres*, avait déclenché la fureur industrielle.¹⁶⁵ En 1930/31, on en vint effectivement à un travail d'ensemble régulier ; Jung reçoit des invitations de la « Villa Hügel » et de l'industriel Fritz Haniel, il réfère devant le club industriel de Dortmund.¹⁶⁶ En 1931, Jung perçoit un salaire de 2000 RM du fonds de la « *Ruhrlade* »¹⁶⁷. Un soutien aussi massif le conduisit à une estimation de soi extravagante. À la fin des années 30, Jung bombe la poitrine : « De fait je représente aujourd'hui quelque contrepoids contre le national-socialisme. »¹⁶⁸

Reger rend ici visibles les illusions auxquelles Jung s'accroche. Le discours enflammé du professeur Jodoci, dans lequel les « mots lancent des flammes », correspond dans le détail aux thèses de la *Domination des médiocres* de Edgar J. Jung. Jodoci abandonne le commettant à sa croyance de formuler les objectifs programmatiques de l'industrie allemande, d'en être le « centre » spirituel, la réelle contradiction de la pratique industrielle est planifiée. Tandis que le philosophe de la culture proclame le « nouveau Moyen-Âge », ceux qui lui font des ovations s'activent à l'expansion industrielle et à la rationalisation et la tension dévient déjà grotesque au moment où il exige la « ré-agrainage » de l'agglomération de la communauté des ouvriers dans le pays. (p.285). La non-simultanéité est ici une composante solide du calcul, de l'engagement du « professeur batteur en grandes de phrases » — comme le taxe en secret Wirtz (p.227) — qui poursuit le but de faire impression sur la presse par son « sens profond » et de duper l'opinion publique. Dans un « envol de probe reconnaissance » Wirtz concède à Jodoci : « Derrière ce voilement spirituel nous passerons courageusement devant » (p.226). Le chèque qu'il lui tend, empêche bien que Jodoci perce à jour l'irrésolution du compliment. L'historien anglais de la politique sociale industrielle, Tim W. Mason, tient la « scission radicale entre pratique et idéologie », pour la caractéristique décisive de l'histoire sociale industrielle dans la République de Weimar.¹⁶⁹ Des archaïsmes, tel un rêve romantique de la « communauté du peuple hiérarchiquement sacrée », n'ont rien changé à l'orientation prosaïque et rationnelle, à l'objectif des mesures de politique sociale.¹⁷⁰ Dans le roman de Reger on peut étudier la manière dont, au contraire, les objectifs abstrus ont assujéti les irrationalismes reconnus comme tels des objectifs fixés.

Pourtant aux acteurs industriels de Reger fait défaut sans exception la « non-synchronicité » qu'ils engagent parfois tel un instrument de domination. Dès qu'il franchissent le domaine économique étroit qui les entoure, il se rattrapent pour légitimation de leurs revendications à d'antiques idéologies, dans leur présentation de soi, dans la représentation culturelle de leur pouvoir. Ils donnent la préférence à un art d'industrie qui ne montre pas le laminoir moderne, mais au contraire la coulée du haut-fourneau du milieu du 19^{ème} siècle avec une coloration romantique et surtout « le reflet de l'éclat du feu sur les visages des ouvriers » (p.50).

Architecture et intérieurs sont dans l'ensemble porteurs d'une idéologie asynchrone et même là où la volonté pour la modernité est dominante, il en naît nonobstant, comme avec les édifices d'administration du *trust* de l'acier, un monument de l'asynchronisme : une « architecture la plus moderne en dehors de tout réalisme pragmatique et de bâtiment édifié à dessein, intérieurement tout sens de la beauté avec marbre et bois de rose » (p.344). Discussions, réunions, célébrations et jubilées avec leur brimborion culturel, suivent strictement le « schéma de la tradition » (p.170), qui en aucun endroit n'est brisé. La satire est le moyen dont Reger se sert en virtuose pour ôter le masque à la phraséologie et à « l'asynchronisme ». Le plus

¹⁶⁴ Eric Reger : *Deux ans après Hitler. Bilan de 1947 et tentative de programme constructif issu de l'évolution fatale.* Hambourg/Stuttgart 1947, pp.38-39.

¹⁶⁵ Le compte rendu de Volker Mauersberger : *Rudolf Pechel et la Deutsche Rundschau 1919-1933.* Une étude sur le journalisme conservateur-révolutionnaire dans la République de Weimar. Brême 1971, p.233.

¹⁶⁶ *Ebenda.*

¹⁶⁷ Turner (note 161), p.145.

¹⁶⁸ D'après une lettre de Jung du 23.12.1930 à Pechel. Communiquée par Mauersberger, à l'endroit cité précédemment, p.236.

¹⁶⁹ Tim W. Mason: *Au sujet de la naissance de la loi pour l'ordonnancement du travail du 20 janvier 1934. Un essai sur la relation des moments « archaïques » et « modernes » dans l'histoire allemande la plus récente dans Système industriel et évolution politique dans la République de Weimar* (note 72), p.340.

¹⁷⁰ Voir à ce sujet : Weisbrod, à l'endroit cité précédemment, pp.674-675.

souvent la citation sans commentaire suffit, le discours mot à mot comme démasquage de soi, pour rendre reconnaissable l'implication idéologique des métaphores antiques.

Le reproche de « non-synchronisme » s'adresse généralement à toutes les figures du roman, l'ensemble du personnel est soumis à la contradiction entre technique avancée et esprit « retardé ». Tous se servent d'une phraséologie maniable ; Reger caractérise les métaphores garnies d'une sentimentalité particulièrement visqueuse, qui sont remises en fonction pour le concept du combat politique, par la grande écriture, pour ainsi dire comme une super-phraséologie. Tous les acteurs se tiennent sous le soupçon d'idéologie, avec légèreté sont impliqués dans la catégorie « a-synchrone » aussi bien le pathos socio-révolutionnaire du mouvement des ouvriers (« Libération de la classe ouvrière ») que l'irrationalisme nationaliste (mythe du peuple). Reger néglige la différenciation explicite entre une articulation émotionnelle renforcée de revendications justifiées et l'instrumentalisation des phrases afin de protéger et camoufler la domination, il prend la fuite de tous les côtés dans un objectivisme de prise de distance sans évaluation. À l'occasion, l'événementiel du roman contredit même la position de son auteur. Il prouve avec une évidence croissante qu'il subsiste ici tout autre chose qu'une égalité d'importance des contractants. À la différence du prolétariat, les industriels transposent leurs phrases aussi dans la réalité, brutalement et sans égard, en poursuivant résolument leur but.

Déjà à la fin du troisième livre, avec la « transposition » réussie, l'association des intérêts, qui vient à peine d'être établie procède à la contre-offensive.

Reger a choisi ce moment avec justesse, car à la fin de 1923, la situation fut favorable pour l'industrie de la Ruhr ; le mouvement de socialisation était détourné et on était plutôt ressortis renforcés de et par l'inflation. Devant cet arrière-plan, Grußenbaum/Schlenker-Löwenstein attaque le « point de vue de la lutte des classes » des syndicats ouvriers qui s'efforçaient à une « dictature de leur classe dans l'état et l'économie » (p.284). La communauté de travail est dénoncée d'en haut, après qu'elle est devenue un instrument d'arrangement superflu. Pour la chamarrure de sa propre lutte de classe, l'idéologie du « personnel d'entreprise » est utile, que le Dr. Krewett/Grauert peut rattacher sans couture à l'attaque de Grußenbaum. « Personnel d'entreprise : voilà la forme moderne de domination des petits par les grands »¹⁷¹, telle est la teneur de la définition concise de Reger en un autre endroit. Autre l'explication des « grands » eux-mêmes : « Elle est une valeur d'âme, elle a un terrain éthique que l'être humain empoigne en tant qu'être humain responsable » (p.285). L'emballage idéaliste ne peut pas dissimuler totalement la main mise autoritaire rigide. « Un *ethos* un peu chaleureux recouvre la politique d'intérêts dénudée »¹⁷², telle est la teneur du principe de la présentation de soi de l'industrie lourde. Dans la phraséologie éthique, s'engouffrent les vrais intentions, Reger l'articule dans un article, en 1931, dans le **DG-A** clairement et nettement : « L'industrie lourde s'efforce à la rétrogradation de la classe ouvrière dans l'état de droit où elle se trouvait en 1880 »¹⁷³. Trois ans avant, le meneur syndical Stegerwald avait mis en garde contre le danger d'un « néo-féodalisme ».¹⁷⁴ Le roman de Reger montre comment le retour à l'impérialisme économique s'accomplit avec les objectifs d'écharper les syndicats, la mise à l'écart du système de conciliation de l'état et des concessions de la politique sociale. Sous la conduite précautionneuse de l'association des intérêts, dont la cause est toujours plus solidement prise en main, un système d'oppression est édifié peu à peu, vis-à-vis duquel le modèle d'ordre wilhelmin, au premier chapitre, dans sa brutalité ouverte a carrément une apparence bon enfant. Un premier pas en est la protection et la préparation journalistique, totalement dans l'esprit des détails dévoilés par la **Frankfurter Zeitung**. Les bureaux de presse utilisent leur « réseau de canaux et d'inter-canaux pour un feu roulant journalistique « contre les impôts, contre les charges sociales » (p.384). Un maître de conférence d'une université rhénane (= Hans Spethmann) est même réquisitionné et mis au travail et il répond à l'attente par « une description éclatante de l'abomination bolchevique ». (p.386). Dans tout l'ensemble des « organes d'opinion publique » le « *Ring Nationaler Zeitungen* », avec ses nombreuses ramifications de « Feuilles de province », Hachenpoot/Hugenbergsche se trouve prêt à lancer des « comptes rendus de faits », des statistiques retouchées de salaires, pour la propagande industrielle systématique (p.388). Et ce n'est pas tout : afin aussi que les informations « correctes » pénètrent vers l'extérieur, « l'*Union* » fonde une « correspondance indépendante » (p.399) (= le service économique de la *Rheinische-Westfälische* dépendante de l'industrie). Même la radio est impliquée en tant qu'instrument de propagande industrielle.

Après que l'opinion publique est « informée » et effarouchée, l'industrie peut passer à une action directe contre le mouvement ouvrier et le prolétariat, pour réaliser le contre-coup à la révolution de novembre, auquel elle aspirait ardemment depuis longtemps. Celui-ci est mené dans un « combat socio-politique de premier ordre » (p.542) ; un calme international sur l'océan des affaires de l'acier vient à point fournir l'occasion directement pour un mouvement radical de baisse des salaires, qui saisit comme ultime moyen, le *lock-out*, à savoir le renvoi en masse. La loi de l'action est passée depuis longtemps du prolétariat désormais paralysé, aux industriels. Reger thématise ici ce qu'on appelle la « *Ruhreisenstreit [Lutte de fer*

¹⁷¹ *Magie du théâtre de l'ouest allemand* dans la **Die Weltbühne** 26 (1930, II, p.52.

¹⁷² *Ebenda*.

¹⁷³ *Le pavé de basalte* (note 73).

¹⁷⁴ Cité par Mommsen, à l'endroit cité précédemment, p.319.

de la Ruhr] » qui culmina à la fin de l'automne 1928, dans le renvoi de 300 000 métallurgistes [! *ndt*] avec l'accentuation pertinente d'une attaque générale de l'industrie lourde sur la « l'instrumentaire de politique sociale de l'état », sur la projection ciblée d'une « restauration des conditions d'avant-guerre »¹⁷⁵. Avant son action tranchante, les puissants de l'association de « l'*Union* » se sont cherchés des yeux rapidement et naturellement conformément à leur nature, sur le spectre politique des droites. La représentation parlementaire par le parti populaire proche de l'industrie « *Vokspartei* (= DNVP) ne leur suffit plus, par surcroît une lutte exténuante pour le mandat doit être menée. On s'assura des partisans des *Casques d'acier* avec son réservoir de membres de la classe moyenne, on créa une communauté de travail des « associations patriotes » avec son organe central « libre opinion », une « alliance du travail national » laquelle doit directement entrer comme une opposition syndicale de droite. Pourtant les « syndicats jaunes » qui sont activés dans leur propre mise en scène ne fleurissent pas si convenablement au point que de plus en plus fortement **le nsdap s'offre comme un partenaire d'alliance idéal car il réussit parmi les ouvriers** [soulignement du traducteur : ce n'est pas le traité de Versailles qui pousse le nsdap mais les ouvriers déçus. *ndt*]. Le pacte de l'industrie lourde et le parti d'Hitler entre dans ce roman sans être chiffré, dans une clarification sur laquelle on ne peut se tromper, Reger s'en tient ici en un point particulièrement urgent. C'est pourquoi il le répète donc dans ses articles journalistiques au même moment, révèle le financement au moyen « du fonds à disposition » des associations, contredit les démentis des industriels. Ce que les dévoilements de Reger soulèvent sur la plupart de ses analyses fascistes contemporaines, c'est le fait concret qu'ils passent sur une révision critique de la physionomie idéologique des paroles de propagande sur un plan social et politique en éclairant à fond le domaine péniblement défendus de l'économie et de la politique sur lequel circule de vagues rumeurs. Le roman manifeste clairement l'affinité idéologique de l'industrie lourde avec le national-socialisme, l'échangisme des points de propagande importants. Reger prouve que les représentants de l'industrie minière et métallurgique, dans leur ensemble — au-delà de leurs porte-parole connus Kirchdorf & F. Thyssen — n'étaient que bien trop prêts à pactiser avec le nsdap, parce que ces deux pans industriels s'unissaient dans leur but commun de détruire les syndicats ouvriers. La double stratégie des nationaux-socialistes est dévoilée avec précision : un assentiment rassurant et secret est donné aux industriels qu'ils ne porteraient pas atteinte aux « entrepreneurs créateurs » dans un état national-socialiste et une pseudo agitation dans le district de la Ruhr qui promet « une dépossession des grandes fortunes » (p.394). Le parti peut se placer en pleine confiance pendant la « *lutte de fer de la Ruhr* » aux côtés des ouvriers, renvoyés en masse ; le colonel von Leutwitz (=Ludendorff), leur homme de relation avec l'industrie, explique derrière la main levée qui admoneste : « Les messieurs de l'industrie ont pourtant gagné. C'est une constatation en tout cas. Cela n'a rien à signifier pour notre prise du parti des ouvriers, nous pouvons le leur concéder avec une bonne conscience morale » (pp.461 et suiv.).

C'est exactement cette tactique que le nsdap a suivie et réalisée avec succès. Dès 1927, Hitler, dans sa brochure secrète destinée aux industriels, avait soigneusement évité le terme « socialisme » et plaidé pour « l'état fortement nationaliste » et pour une « articulation sans reste de ce qu'on appelait le quatrième état dans la communauté du peuple (*Volksgemeinschaft*)¹⁷⁶. Il procède de manière analogue dans le discours devant le club d'industrie de Düsseldorf (en janvier 1932). On s'était unis, comme Reger l'écrivit dans la *Vossische Zeitung*, sur une « ligne médiane », « d'un côté le but des entrepreneurs, les nécessités de l'agitation, de l'autre »¹⁷⁷. Vis-à-vis de l'industrie, les paroles antisémites furent atténuées — et le roman met aussi ceci en exergue (p.277) — tout comme les tirades sauvagement révolutionnaires contre les « forteresses du capital »¹⁷⁸. Reger analyse avec beaucoup de sagacité l'adaptation forgée par le nsdap, mais il est douteux pourtant de savoir s'il a correctement estimé le poids des deux partenaires dans cette « convention ciblée »¹⁷⁹. Les véritables activistes fascistes sont à découvrir du côté des industriels, seulement ils possèdent une stratégie qui va bien loin, un projet systématiquement planifié. Les agitateurs nationalistes baragouinant sont énormément examinés dans leur capacité à s'imposer, le parti se trouve désespéré ment dans la prise d'étranglement des industriels. Le nsdap subit une sorte « d'interrogatoire », où se met en évidence sa phraséologie dépourvue de programme, que l'industrie peut ensuite suivre mais avec ses propres objectifs. Sur la pression de celle-ci, les représentants du parti reprennent la formule des « entrepreneurs créateurs », qui sont exclus de la dépossession (p.394). Näßler/Vögler résume ces négociations très unilatérales : « Ce collecteur [d'égout, *ndt*] de romantisme germanique, qui s'appelle national-socialisme, quelque jouet qu'il soit, est une aliénation mentale, mais nous en avons besoin. » (p.394). Les charlatans du moyen-Âge, budgétisés comme « des Bajazzi du charbon et de l'acier », deviennent alors glaciaux dans leur espoir illusoire de posséder la disposition totale du pouvoir : « À tout moment nous pouvons exciter et écraser à la manière d'une balle de caoutchouc. Une politique d'effet indirect sur les partis restants et sur l'étranger, messieurs. Leur nerf ! » dosée selon Großenbaum (p.395).

¹⁷⁵ *Ebenda*, pp.304 & 318.

¹⁷⁶ Adolf Hitler : *La voie pour la remontée* dans Turner (note 136), pp.56-57.

¹⁷⁷ *Histoire naturelle du national-socialisme* dans la *Vossische Zeitung*, 16.8.1931.

¹⁷⁸ *Ebenda*.

¹⁷⁹ *Ebenso*.

Qu'en vérité les relations de pouvoir étaient réellement inversées, cela n'est pas à reconnaître dans le roman. D'une manière analogue à l'ouvrage *Réussite* de Feuchtwanger, le nsdap apparaît plutôt comme une bande de *desesperados*, de petits bourgeois effarouchés, de prolétariens criminels, appartenant plutôt au monde inférieur qu'à la sphère politique. Le caractère de masse, la dynamique spécifique qui en est dérivée, le caractère rigoureux lors de l'imposition des buts ne sont donc pas saisissables pour Reger. Le pouvoir physique appartient certes aux instruments du nsdap dans le roman, pourtant celui-ci ne se livre qu'à une petite guerre avec l'élément pareillement criminaliste du KPD. En rudiments est ici déjà forgée d'avance la théorie du totalitarisme de Reger.

En compagnie de nombreux autres observateurs de gauche, Reger succombe au danger de la claire exhibition de l'absence de substance politique, l'analyse rationnelle du programme éclectique, où toutes les « phases culturelles courantes », sont à tenir comme un démasquage efficace sous le renoncement à une édification logique « convergeant vers un salmigondis ». ¹⁸⁰ Un tel parti des « habitués de table sans esprits » ¹⁸¹, ainsi le croit-on, ne peut pas être stable et on sous-estime ainsi sa force d'imposition, son activité de pouvoir et son ambition soutenue. Un sujet de politique fasciste dans cet esprit est seulement « l'*Union der festen Hand* », à ses actions ne manque que la composante du pouvoir physique. Sinon le système d'oppression, qui est nourri à partir d'elle ressemble, à s'y méprendre, à la pratique de domination plus tard du national-socialisme. Le dernier pas de perfectionnement c'est l'introduction de la dimension intérieure, la mise en œuvre de « l'exploitation des âmes », laquelle fut en effet manipulée avec virtuosité par le national-socialisme. Un institut pour la « mise en valeur allemande de l'âme au travail » voit le jour, qui prend en main « la participation intérieure de la communauté des ouvriers aux mesures de la rationalisation et à leur mise en culture par leur vie d'âme » (p.475). Les industriels avaient déjà reconnus très tôt que la rationalisation forcée nécessitait un contre-poids « pour la vie de l'âme » lequel était pareillement à planifier rationnellement. En 1925, Albert Vögel disait clairement lors d'une réunion d'association :

« À quoi cela sert-il si vous [c'est-à-dire les entrepreneurs] mettez en œuvre le plus rapidement possible les connaissances (techniques), lorsqu'un facteur aussi puissant que la classe ouvrière ne participe pas intérieurement à son travail [...] et [se trouve] étrangère à l'œuvre et au processus, voire même s'y oppose de manière hostile ? » ¹⁸²

La *Dinta* [*Deutsches Institut für technische Arbeitschulung – Institut allemand pour l'apprentissage technique du travail*] était censée créer le remède ; à l'instigation de Vögler, elle fut fondée en 1925, Karl Arnold en prit la direction sous le protectorat du maire de Düsseldorf — un scandale, que Reger cloue aussi au pilori dans son roman. Sous le prétexte d'un apprentissage de métier purement technique mais sous la forme d'une institution de cadets — les apprentis furent intensivement entraînés à « l'esprit de soumission et au nationalisme » ¹⁸³. Reger caractérise ici avec pertinence cette idéologie comme une « organisation amie des *Casques d'acier* ».

« Dans la *Dinta*, l'*ethos* capitaliste, le culte du *Wandervogel*, l'enthousiasme du sport, la religion, le nationalisme et le tapis roulant, tout cela bien remué l'un dans l'autre dans un creuset. » ¹⁸⁴

Cela parle de soi que la *Dinta* fut reconnue officiellement en 1934 par Heß comme une organisation, nationale-socialiste. Sans difficulté, elle put être rattachée à ses propres efforts ; le « *Front allemand du travail* », l'administration : « *Beauté du travail* », la « *Force par la joie* » poursuivirent les mêmes objectifs avec les mêmes méthodes.

Sous la domination protectrice de la *Ida/Dinta* naquirent encore le « *Musée pour les connaissances de l'économie populaire* » (p.480), une organisation camouflée contre le plan Young et « *L'Institut de physiologie du travail* » où la « rationalisation des épuisements au travail » (p.482) se voyait pourvue d'un semblant de science. ¹⁸⁵ « *L'Ida* » centralisait l'engagement idéologique de la presse des aciéries avec « 52 journaux affiliés » (p.483), qui pouvaient être encore utilisés comme un « ventilateur » de l'ultime agitation révolutionnaire.

Juste avant l'éclatement de la crise, le système industriel d'oppression est complété. Le cerce se referme, le roman se rattache dans le dernier chapitre à ses débuts. Le cours des événements des magnats de l'industrie est couronné de succès, le retour au néo-fédéralisme est accompli, le système de domination mobilise l'héritage wilhelmin. Hillgruber/Wolff-Flick se construit un palais princier, Risch-Zander/Krupp organise un tournoi médiéval de « chevaliers à la lance » pour le jubilé des aciéries. L'événement du premier livre se reproduit à la fin, quoi qu'il en soit dans une distorsion grotesque. Les « forges des armes du Reich » sont devenues le « *Géant de l'Occident* », au lieu du *Kaiser*, arrive à présent en visite un « roi de l'Orient », la « manifestation des retraités » agit tel un jeu satyrique de la révolution de novembre.

¹⁸⁰ *Histoire naturelle du national-socialisme*, à l'endroit cité précédemment dans la *Vossische Zeitung*, 16.8.1931.

¹⁸¹ *Ebenda*.

¹⁸² Cité d'après Tim W. Mason, à l'endroit cité précédemment, p.336.

¹⁸³ *Ebenda*.

¹⁸⁴ *La presse ouvrière réelle* (note 123), p.367.

¹⁸⁵ Dortmund était le lieu où fut installé l'*Institut de la physiologie du travail*, fondé par l'industrie avec de grandes dépenses.

La mise à nu du jeu d'ensemble nsdap-industrie lourde, la documentation exacte des motifs et fondations, est le point culminant de la démythologisation des « capitaines d'industrie ». Pour imposer leurs propres intérêts absolutisés ils s'accommodent eux-mêmes de la criminalité de leurs « partenaires », si leur propre « veste » reste « pure » vers l'extérieur (p.459). Déjà auparavant, le roman avait prouvé de manière instructive comment l'industrie en usait familièrement avec les gouvernements républicains. La socialisation est cyniquement proposée au gouvernement, le refus est calculé d'avance et ainsi l'idéal politique du prolétariat peut être complètement restructuré (pp. 281 et suiv.). Des dédommagements sont exigés de l'état avec l'annonce que sinon des renvois en masses seraient indispensables. Pour l'argent, l'industrie crée ensuite des machines pour l'exploitation des mines qui rendent de nombreux ouvriers superflus. Le conseiller financier Hiebenstein a bien reconnu le point faible : « Je menacerai de renvois massifs d'ouvriers. Dans un état social c'est la méthode la plus éprouvée d'imposer sa volonté » (p.343).

Cet axiome n'a rien perdu de son actualité, aussi peu que le procédé, de déplacer des charges sur les instances de l'état et en même temps de se défendre des « interventions de l'état ». Des slogans comme « Laissez donc une fois pour toutes l'industrie en paix ! » ou bien : « Nous devons nous débarrasser de la laisse de l'état » (p.441), pouvaient être empruntés au *Tagesschau*. Des arguments comme « les syndicats n'avaient aucune compréhension pour l'aciérie individuelle et ses ouvriers et n'avaient aucun discernement sur les besoins, possibilités et nécessités individuelles », car leur but est exclusivement de régner dans l'entreprise « depuis l'extérieur » (pp.283 et suiv.), celles-ci échoient aujourd'hui sur chaque réunion des employeurs. En aucun cas les stratégies industrielles ne sont surannées, ni de bloquer une détermination, d'aller contre les tempêtes des charges sociales élevées, de frapper par des allègements fiscaux. Malgré toute cette fonction de démasquage public, la critique de gauche a avancé que le roman est imprégné de « l'admiration de l'auteur pour la plénitude de force, la sage prévision anticipante et l'habileté manœuvrière des magnats de l'Union »¹⁸⁶

Comment donc pouvait naître une telle contradiction entre l'intention et l'effet produit ? Cette impression est influencée à coup sûr par la tendance de Reger d'idéaliser la génération industrielle qui n'est pas synchronisée avec l'époque des fondateurs, dans sa fidélité aux principes. On a eu recours par surcroît à en esquisser l'amorce foncièrement légitime d'un portrait du capitalisme d'après-guerre au moyen de la mise cartes sur table de ses représentants individuels. Chez lui, les « conducteurs d'industrie » s'élèvent comme autant de génies négatifs supportant tout, qui dans les instants de grâce, réforment leur tactique sur les tendances centrales de l'époque et même en tout cas pensent avec les techniques de vente journalistique. Wirtz/Stinnes développe, dans un acte de création quasiment génial, le concept de consortium vertical, Hillgruber/Wolff/Flick dicte à Näßler/Vögler l'ensemble du programme de la rationalisation, plus sa mise en valeur dans les plumes journalistiques. Il en naît de monstrueuses figures de seigneurs, dont Reger étend à plaisir les différences de caractère. Leur cynisme déjà satanique, leur roublardise, leur prompt répartie, leur raffinement tactique, la capacité de ne jamais faire long feu, de tenir toujours son ultime atout en main, Reger les décrit absolument dans une fascination négative. Personne n'est à la hauteur de ces grands potentats industriels supérieurs et surtout pas le prolétariat intérieurement rongé par ses contestations. Des contrepouvoirs au système d'oppression industriel sans faille, n'existent pas dans le roman. Ne reste-t-il donc que la résignation du haussement d'épaules à la fin, l'identification avec la figure prolétaire principale Adam Griguszies, comme une réaction convenable de la part du lecteur ?

Un contraste surprenant résulte du premier coup d'œil entre les phrases de conclusion fatiguées du roman et le journaliste combatif Reger après 1929. On ne rencontre là aucune trace de résignation ; l'engagement se renforce encore, les attaques contre les industriels gagnent en polémique tranchante. Reger leur reproche leur refus grossier, leur incapacité, leur « recette anarchique de crises » d'une mise en paralysie provoquée par eux du processus de la production, qui serait du même jeu « que celui de risquer le tout pour le tout des militaires de l'an 1918 »¹⁸⁷. Reger s'oppose expressément à une atmosphère de résignation. À une demande du *DG-A* « *Défence de la culture* », il répond :

« La réaction n'est pas une raison de nervosité, mais au contraire pour continuer le travail sans se laisser déconcerter et de manière incorruptible. Je ne comprends pas la résignation générale, la lassitude, l'humour macabre. La plupart se mettent à plat ventre, continuent de parler, bâtissent dans un pessimisme, qui serait comique si un vide effrayant ne manifestait pas en même temps, le peu qui existe encore là — peut être sous l'échappatoire courageux, qu'avec cela la réaction ne tombe pas dans les mains. »¹⁸⁸

Pourtant dans la définition de la « réaction » et le moyen de sa lutte, Reger revient sur les résultats « matérialistes » du roman, relativise son analyse sociologique et son regard politique affilé. Une « réaction » n'est pas au même niveau — comme le démontre véritablement le roman — que les groupes de droite, les alliances du nsdap et leurs alliés de la grosse industrie, mais avec les « attitudes spirituels », « disposition d'âme » idéologiques et refus moral.

¹⁸⁶ Winter, à l'endroit cité précédemment, p. 111.

¹⁸⁷ *Anarchistes économiques. L'ultimatum de l'association du Reich* dans *DG-A* 28.8.1931.

¹⁸⁸ *Question Défense de la culture. Réponse de Erik Reger* dans *DG-A*, 4.2.1931.

« La vraie réaction est le verbiage absolument inutilisable, éthiquement chamarré des porteurs de gestes démocratiques. La vraie réaction consiste en ceux qui restent à la périphérie des grands mots, au lieu de s'efforcer d'en comprendre les contenus. La vraie réaction se rend coupables chez ceux qui s'abandonnent à toutes sortes de tournures de mots et de protestations sans substance au combat d'un opposant, qui est équipé lui de tous les raffinements d'une bureaucratie impénétrable ».¹⁸⁹

De tels passages suivent à l'intention éclairée » de mettre à nu les racines spirituelles des actions et institutions humaines. »¹⁹⁰ Des phénomènes politiques et sociaux furent finalement ramenés à des contenus de conscience, ici Reger se heurte à la limite d'un réalisme si courageusement documenté de manière matérialiste. Le niveau de clarification tombe largement en arrière, derrière la compréhension exacte de la réalité, derrière l'analyse rationnelle des structures superficielles. La « crise économique et sociale durable sur le Rhin et dans la Ruhr serait uniquement de « nature spirituelle »¹⁹¹, en est rendu responsable « le caractère de l'esprit resté bien en arrière, qui s'en tient aux vérités transmises, bien que celles-ci se sont transformées en non-vérités depuis longtemps, sous l'influence de la technique »¹⁹². En conséquence, Reger surestime son combat contre les « non-simultanités, contre les idéologies transmises comme un moment central d'une résolution de crise. Par conséquent même la résignation impérieuse comme impression finale laissée par l'*Union der festen Hand*, ne lui est pas consciente, il place tous ses espoirs dans une conscience « simultanée » qui est requise par sa clarification littéraire et est censée devenir un contre-pouvoir réel aux modèles d'ordre industriel. Il est facile à concevoir que de tels rêves idéalistes, par la fin de la République et la prise du pouvoir national-socialiste devaient lui faire assister à leur désillusion.

Comment Reger réagit-il ? En 1932, il se tourne une fois encore sur son « roman polémique » *Le petit coq vigilant* sur les procédés éprouvés dans l'*Union der festen Hand* de « vivisection de l'époque ».¹⁹³ Il en surgit un démasquage documentaire satyrique largement au niveau du premier roman, des années 20 « dorées », mais avec quelques longueurs dans la province de la Ruhr américanisée. Un an après, il publie alors un roman de province dédié à un « esprit rhénan », qui marque une rupture étrange, un renversement total, au point de laisser presque présumer un autre auteur. Sinon qu'il y a encore des traces d'éléments de la chute effrayante du talent satyrique, de la pointe polémique. Tout est recouvert d'un romantisme rhénan bouffi, une mystique de ce paysage, un régionalisme irrationnel, se mêlant encore à un catholicisme aux sentiments mystiques appuyés. Avec l'intrigue amoureuse marquée du cliché, la ligne est tracée d'avance, sur laquelle son roman, divertissant et non politique, se meut (voir la bibliographie). Reger n'a plus jamais atteint le niveau récitatif des deux premiers romans. Sa radicalité esthétique resta donc ponctuelle, les positions néo-réalistes sont abandonnées avec la fin de la République de Weimar. Reger perdit la confiance dans son programme annoncé naguère avec tant de passion, dans ses techniques épiques, dans une appréhension de la réalité à l'instar d'un reportage, qui était portée par une analyse sociologique et une qualité satyrique.

Cette rupture de l'année 1933 fut parfaitement typique à l'intelligence néo-réaliste libérale de gauche. Une chose analogue est à observer chez Ernst Glaeser et Bernard von Brentano. Ici aussi une tâche de critique radicale de la société, qui chez tous deux était même établie par le marxisme, c'est la dépolitisation et la réorientation stylistique nouvelle. Aversion des sujets politiques et sociologiques. Après l'effondrement de la conscience de groupe néo-réaliste à laquelle Reger recourt dans la « préface à la nouvelle édition de 1946 », de la fin violente de la vie publique libérale, dans l'isolement, l'exil, sans appui par des organisations politiques, ces auteurs n'ont plus la capacité de remettre sur pied leur réalisme socio-critique. Brentano se tourna vers la récit historique dans son exil Suisse, Glaeser revint en 1939 en Allemagne, devint rédacteur d'une revue du front. La biographie du régisseur néo-réaliste de films, G.W. Pabst, se déroula de manière comparable.

En 1934, Reger se rendit en exil en Suisse, il avait toutes les raisons de redouter la rage des nationaux-socialistes. En 1935, il revint en Allemagne, il est vrai non pas avec l'objectif de réaliser une carrière littéraire. Jusqu'en 1938, il fut actif au bureau de presse de la firme de remèdes médicaux, Böhringer à Mannheim. Durant cette époque il se trouvait sous le contrôle de la *gestapo*, qu'il était tenu d'informer de ses absences régulières. Au printemps 1938, il postula avec succès à la position de lecteur de roman auprès de la maison d'édition allemande de Berlin. Sa courageuse attitude anti-fasciste, dans cette phase aussi, est prouvée par des contemporains.¹⁹⁴ Avec la fin de la guerre il débuta son second parcours réussi de journaliste. Avec Walter Karsch et Erwin Redslob, Erik Reger fut le porteur de la licence du *Tagesspiegel* de Berlin Ouest et son rédacteur en chef.

Le 10 mai 1954, Erik Reger mourut d'un infarctus à Vienne durant un congrès de l'Institut de la Presse Internationale.

¹⁸⁹ *Ebenda*.

¹⁹⁰ *La question de l'endettement de la rationalisation* (note 154), p.409.

¹⁹¹ *Voyance ou vision claire ?* (note 68).

¹⁹² *La question de l'endettement de la rationalisation* (note 154), p.408.

¹⁹³ « *Guide* » dans *Un petit coq vigilant*. Berlin 1932, p.7.

¹⁹⁴ Ainsi l'écrivain Wolfgang Weyrauch dans un entretien avec le rédacteur de cette postface.

Quelques notes au sujet de la réception de l'ouvrage :

On peut affirmer de l'*Union der festen Hand* que le roman fut un succès littéraire avant 1933, sans avoir été un roman à succès à vrai dire. Dans la phase finale de la République de Weimar, dans les conditions qui n'étaient pas directement favorables à la littérature libérale de gauche, il atteignit toujours est-il, deux éditions pour un total de 10 000 exemplaires. En relation avec d'autres publications de Rowohlt, ce chiffre est plutôt modeste. Arnold Bronnen avait atteint, avec *O.S. und Roßbach* les 10 000 exemplaires déjà à la première édition, Ernst von Salmon vint avec les *Geächteten (Les Bannis)* en 1933 avec 20 000 exemplaires. Il faut dire que l'*Union der festen Hand* ne visait pas un succès de nombre, mais au contraire la reconnaissance de certaines fractions de la critique littéraire et de l'entreprise littéraire. Ceci le prouvèrent les distinctions par le prix Kleist de Carl Zuckermayer (partagé entre Erik Reger et Ödön von Harváth) et les recensions euphoriques à sa sortie : « un événement d'une haute importance de la littérature d'après-guerre » (L. Marcuse)¹⁹⁵, « une photographie grandiose » (A. Goldschmidt)¹⁹⁶, « un roman de faits concrets d'un format inhabituel » (E. Weiss)¹⁹⁷. Le roman chiffré souleva quelques poussières, la « discussion passionnée », qu'aborde Reger en 1946 dans sa préface, se reflète dans les entretiens isolés.

Particulièrement détaillées sont les réactions de ceux qui sont directement attaqués dans le roman. La tactique de l'industrie de la Ruhr fut d'abord de laisser passer sous silence tout d'abord les dévoilements. Le roman était paru au printemps 1931. Reger réitéra plusieurs fois dans des articles de journaux ses reproches d'un encouragement de la grosse industrie apporté au nsdap, au moyen de fonds anonymes, pour finir dans la **DG-A** du 15 novembre 1931. L'adversaire se vit forcé de répondre par les journaux. Le 20 novembre l'organe de la *Langnamverein, Rhein und Ruhr*, publiait une recension soupesée.¹⁹⁸ Dès le début la tentative fut entreprise de fixer Reger sur le cliché du reporter à sensations, connu à satiété et à qui on ne peut se fier :

« Celui qui connaît les informations et méthodes de travail de Erik Reger (Dannenberger), doit approcher la lecture de ce nouvel « ouvrage » avec un considérable scepticisme. Et encore celui-ci a été surpassé. Dans les années antérieures, Reger fut un employé de fonction subalterne, auprès d'une grande entreprise du district de la Ruhr. Il n'a jamais eu de sentiment véritable pour les choses qu'il traite dans son ouvrage, leur naissance et leurs déroulements. »

Le traitement souverain, distancé d'un produit totalement incompetent s'avère rapidement une attitude cabrée, les affects se brisent par un dénigrement sous une forme personnelle. Un second cliché diffamant est accroché à Reger celui de l'ambitieux vindicatif qui a échoué :

« Reger, qui ne part presque jamais non plus de quelque chose de fondamental dans ses publications, mais au contraire, considère les choses à la hauteur de la perspective d'une grenouille, du petit homme jamais satisfait dans son ambition, voit aussi dans ce cas-ci les grands événements seulement sous le point de vue le plus minable des rancunes, intrigues et jalousies personnelles et ainsi de suite. »

Les émotions qui se libèrent ici expriment nonobstant quelque chose sur l'effet réel du roman. Reger, avec sa critique rationnelle « non contemporaine » des idéologies industrielles a manifestement pourtant touché un nerf sensible. L'industriel qui recense, perdure sur le grand tout, sur le « métaphysique quelconque », sur la présentation irrationaliste de soi qu'il démasque de lui-même dans son indétermination naïve. La démolition du côté opposé confirme encore les thèses du roman, il rajoute une nouvelle phraséologie à l'arsenal de celles industrielles qui y sont déjà rassemblées dans toute la richesse de leurs contenus.

« Monsieur Reger ne s'est pas représenté qu'aussi dans « l'économie », sobre en soi, en dehors des choses rationnelles — celle-ci n'est bien entendu pas pensée d'une manière aussi mesquine que Reger est résolu à la penser à de multiple occasion inconsciemment et aussi selon des réflexions d'une manière qui frise la métaphysique. »

À la fin, on condescend même à exprimer un « profond regret pour l'auteur », qu'il se manifeste ainsi ensuite à une menace de sanction. « Monsieur Reger » s'est déjà exposé, rien que par cette publication, au crédit de tous ceux qui pensent sérieusement et à la grande estime littéraire qu'on en retire. »

Cette faiblesse d'une réplique qui se démasque d'elle-même, le nsdap, lui, ne s'y abandonne pas. Les feuilles du parti ignorent l'ouvrage ; la véritable réaction s'ensuit après la prise de pouvoir et avec l'interdiction de l'*Union der festen Hand*. Le commentateur de l'auteur du parti Hanns Johst peut passer pour une prise de position nationale-socialiste indirecte.¹⁹⁹ Dans la pose du découvreur, Johst a vent du pseudonyme de l'auteur : « Après la lecture de la totalité du roman je connus par expérience son vrai nom : mon beau sapin. » Le défaut de l'ouïe l'aida pour trouver le calembour pimpant : « Ô mon beau sapin, ô mon beau sapin, que j'aime le rouge de ton feuillage. »

¹⁹⁵ Ludwig Marcuse; *Geschichtdichtung* dans *Das Tagebuch* 12(1931), II? p.1064.

¹⁹⁶ Alfons Goldschmidt : *Union der festen Hand* dans *Die Weltbühne* 27 (1931), II, p.20.

¹⁹⁷ Ernst Weiss : *Union der festen Hand* dans *Der Scheinwerfer* 5 (1931), H. 6, p.15. ,

¹⁹⁸ *Union der festen Hand* dans *Rhein und Ruhr Nouvelles économiques du district de la Ruhr* 12 (1931), H47, p.998.

¹⁹⁹ Hanns Johst : *Nouveaux romans* dans *Velhagen und Klasings Monatshefte* 46 (1931), I, pp.89/90.

Outre au « principe », Johst se heurte à la rationalité du roman, il « ressent » cette tactique délibérée de procureur d'état, cette suprématie du plaidoyer ». Puisque le « libre jeu des évolutions poétiques n'y trouve pas son compte vis-à-vis de « la vérification implacable d'une justesse logique, d'une preuve, d'une persuasion ». Une « tête » a rédigé cette correspondance romanesque aux « morceaux d'époque, comme ils ont été restaurés par les ducs, poissons rouges et maires sucrés ». C'est le ton d'humeur massacrant de bien avant 1933, qui dominait les pages littéraires de droite. Des affects anti-intellectuels de ce genre déterminent les évaluations des auteurs conservateurs de recension. D'une manière analogue à celle que Johst « flaire », Albrecht Erich Günther dans le *Deutsche Volkstrum*, flaire derrière l'auteur du roman aussitôt « l'intellectuel d'opposition » typique, qui a esquissé ses « images cousues par-dessus et rigides » à partir de la « perspective d'une salle et d'un bureau de presse ». ²⁰⁰ Les reproches conservateurs visent avant tout le manque d'*ethos* de Reger, auquel fait défaut une « responsabilité » (Günther), qui nie « tout principe idéal » et toute « volonté supérieure » (Adolf Raskin). ²⁰¹ Dans le « chaos des forces qui se complètent et se détruisent », on éprouve douloureusement l'exposition « des forces saines, vitales, qui édifient organiquement. » Reger ne serait donc pas un « créateur de sur-réalité vivante » (Raskin). « Nulle part un regard lumineux », aucune « volonté de reconstruction remplie d'espoir », résume l'auteur, désillusionné, du nationaliste vaporeux *VDI-Nachrichten*, car « trop de tendance et trop de naturalisme ». ²⁰² Déjà au concept conservateur de poésie un tel critique fait naufrage avec l'*Union der festen Hand*. « Cette manière de présenter spirituelle et réfléchie de Reger doit nécessairement s'opposer à toute tentative d'écrire un roman. Elle explique les absences des raies colorées dans le spectre de l'œuvre. Elle remplace la passion par le fanatisme, la composition (condensation d'une réalité spirituelle et matérielle) par la dialectique, l'humour par l'ironie, une image par un concept, une conformation par une composition, une découverte par une construction. Il en naît cette dissension de ce livre qui prétend être roman, composition (condensation), sur-réalité et rien d'autre n'est qu'histoire conçue unilatéralement, considération des états et faits, un pénible photomontage voilé » (Raskin).

Du refus radical par la *Linkskurve*, qui réfère le point de vue du KPD, il fut déjà question ; ce refus doit être vu dans le contexte de l'attitude générale, sans compromis aucun, de cette revue vis-à-vis de la littérature bourgeoise de gauche. Pour Reger aussi il ne lui reste que le sermonnaire sans compréhension, la diffamation n'a pas honte et tombe même dans une fatale proximité d'avec celle de la critique des industriels. Ceci ne serait rien que le « roman de la médiocrité boutiquière, qui reste toujours identique à elle-même ». « Il est écrit à partir de la perspective de la grenouille, dans la position accroupie, qu'adopte un certain type de fonctionnaire exalté et d'employé « de direction » sa vie durant, vu par les lunettes d'une conception du monde du *General Anzeiger*, qui juge le monde avec l'équité du *General Anzeiger*. » ²⁰³ Consciemment, Reger délivre un « prolétariat bête comme ses pieds », du « type » que la grosse industrie lui a proposé et qu'il a appréhendé à partir de l'angle de vue d'un « médiocre reporter ». Avec la prédominance de ces catégories, il ne reste pas d'espace pour une évaluation différenciée.

Les recensions des revues syndicales ²⁰⁴ mettent en exergue le démasquage de la politique sociale entrepreneuriale, « les aspirations hostiles à l'égard des syndicats » et n'entrent pas dans la critique adressée aux syndicats eux-mêmes que renferme le roman. La complexité, l'abondance de réalité, qui ne produisent que difficilement une position déterminable de l'auteur, fournissent leur concours à une réception sélective à la prise d'éléments isolés qui s'opposent à chaque perspective subjective. G. Stecher procède au plus rigoureusement, dans les *Preußischen Jahrbücher*, pour qui tout se résout à une satisfaction esthétique nivelante. ²⁰⁵ « Sous les mains du rédacteur, un journaliste de la région de la Ruhr, la matière pesante acquiert substance, vie, forme et couleur et vous maintient jusqu'à la fin dans une tension vivante. » Ce roman qui nous vient de la « culasse du cœur [sic !, *ndt*] » de l'Allemagne communique l'impression persistante que, pour la préciser, « l'on peut se laisser aller à cette plénitude des choses que l'on fait magnifiquement comprendre en étant dans le même temps sans relâche captifs d'une lecture délicate ».

L'organe national-bolchevique *Widerstand* entreprend une sélection politique. ²⁰⁶ L'éditeur Ernst Niekisch évalue dans une critique totalement positive, l'*Union der festen Hand* comme un renforcement de ses propres conceptions. Pour l'anticapitaliste Niekisch, le roman prouve « irréfutablement » et par un effet qui

²⁰⁰ G. (=Albrecht Erich Günther): *L'Union der festen Hand* dans *Deutsches Volkstum* (1931), II, p.652.

²⁰¹ Adolf Raskin : *L'Union der festen Hand*, dans : *Der Scheinwerfer* 5, (1931), H. 2; pp.6-8.

²⁰² *Des livres pas techniques pour technicien* : dans *Nachrichtenzeitung des Vereins Deutscher Ingenieure (VDI-Nachrichten)*, 11 (1931), n°50, p.2.

²⁰³ Walter Nadolny : *Lutte des classes au GeneralAnzeiger* dans *Dies Linkskurve*, 4 (1932), n°1, p.28.

²⁰⁴ M.K *Belles-lettres sociale*, dans *Gewerkschaftsarchiv* 15 (1931) pp.185-187 — A.D. : Erk Reger : *Union der festen Hand* dans *Betriebsräte-Zeitschrift* [revue des conseils d'entreprise], organe pour les fonctionnaires des associations des ouvriers métallurgiques allemands 12 (1931), p.336.

²⁰⁵ G. Stecher : *Commentaire sur l'Union der festen Hand* dans *Preußische Jahrbücher* 225 (1931), p.208.

²⁰⁶ Nikolaus Götz (=ErnstNiekisch) : *Union der festen Hand* dans *Widerstand* 6 (1931), pp.211-213.

en grave la mémoire », « que l'économie des grands-ducs, aussi prétentieusement qu'il étendent encore leurs mains fermes, ne sont en vérité justement encore que de vieux spectres mortifères d'un monde qui fait naufrage. » La nécessité d'une direction autoritaire de l'économie y devient évidente ici laquelle ne devrait plus être à la disposition arbitraire d'un « état faible ». Reger doit directement être placé à côté du critique de l'économie du **fait** conservateur-révolutionnaire, Ferdinand Fried.

Les **VDI-Nachrichten** avaient tenté de fausser la tendance du roman au moyen du choix d'une citation hostile aux masses, pour ensuite nonobstant soupçonner que « l'auteur semble en beaucoup de chose partager la position fondamentale, l'argumentation de cette masse ».

Reger engrange accord et reconnaissance auprès des critiques libéraux de gauche. Leur acclamation signale l'endroit où les récipiendaires du roman sont principalement à localiser de l'*Union der festen Hand* : dans l'intelligence démocrate de gauche qui n'est pas liée au parti politique [portant ce nom en général ou apparenté, *ndt*]. Ernst Glaeser²⁰⁷, Bernard von Brentano²⁰⁸, Heinz Dietrich Kenter²⁰⁹, Alfons Goldschmidt²¹⁰, Ludwig Marcuse²¹¹, Eugen Sulz²¹² et Ernst Weiß²¹³ identifient ce roman en l'approuvant comme un objet du nouveau réalisme pragmatique. Avant tout Glaeser, Kenter et Sulz, renvoient d'une manière emphatique à la convergence de leurs positions esthétiques. Reger est déclaré comme celui qui prend la parole d'une « nouvelle littérature » qui est « morale, éthique et, cela va de soi, activiste », il renforce le « front contre l'art du virtuose » (Glaeser), il dépeint la réalité allemande « telle qu'elle se présente, sans phraséologie, sans fard, atroce » (Kenter). La « clarté de la construction, la netteté du style et la prégnance de l'expression » (Sulz) sont louées. Rarement la louange va au-delà des catégories formelles, la multiplicité des relations à la réalité sont largement abandonnées. En se limitant au comment de l'exposition, la critique libérale de gauche, dépasse les intentions clarificatrices de Reger. Les contenus centraux ne sont pas transmis, la possibilité est manquée de renforcer les dévoilements de Reger au moyen de renvois ciblés et d'une accentuation afférente à l'actualité politique brûlante. La brisance et l'actualité politique brûlante ne devient lisible qu'aux réactions des opposants. **Seul Walter Dirks met en évidence le fait que l'*Union der festen Hand* pronostique le fascisme comme le produit final de la crise aiguë** [soulignement du traducteur, *ndt*].²¹⁴ Les recensions qui prennent le parti de Reger illustrent directement au plus palpable les difficultés d'une clarification littéraire sur la sphère de production. Dans le cas de Reger, elles atteignent une diffamation chargée d'émotivité, une réception sélective et une louange formalisée et les véritables objets de la clarification y reculent à l'occasion totalement à l'arrière-plan. Le concept radical de ce qui relève du caractère public, que la programmatique de Reger présuppose, n'était plus à dégager dans la phase finale de la République de Weimar.

Les commentaires journalistiques au sujet de la nouvelle édition de 1946 sont des documents d'une réception d'après-guerre qui a échoué, à laquelle on a prématurément coupé court. Les débats de SBZ entre Wolfgang Harich²¹⁵ et Erich Winguth/Ernst Winter²¹⁶ rendirent évident que le « choix entre Erik Reger, le rédacteur en chef du *Tagesspiegel* et Erik Reger, l'auteur de l'*Union der festen Hand*, que Harich prétend faire, avait été résolument fait contre le roman. Dans une situation d'attentes programmatiques intensifiées, l'*Union der festen Hand* est pour Schnurre, le roman « d'un qui n'y est pour rien »²¹⁷. Un article dans le *Wiesbadener Kurier* démontre par contre la manière dont le roman fut reconfiguré en instrument de lutte politique. Reger y aurait ici décrit, selon le rédacteur de cet *elaboratio*, un « totalitarisme » lequel, en signe inversé, serait aujourd'hui utilisable contre le SED.²¹⁸ C'est le climat provincial de la Guerre froide commençante qui tombe soudain sur l'*Union der festen Hand*.

²⁰⁷ Ernst Glaeser : *Erik Reger. Au sujet de son roman Union der feste Hand* dans : *Le monde littéraire* 7 (1931), n°34, pp.5-6.

²⁰⁸ Bernard von Brentano : *Le district de la Ruhr en livre*. Dans *Berliner Tagblatt*, 3.7.1931.

²⁰⁹ Heinz Dietrich Kenter : *Union der festen Hand*, dans *La littérature* 33 (1930/31), pp.683-685.

²¹⁰ Voir note 196.

²¹¹ Voir note 195.

²¹² Eugen Sulz : *Union der festen Han. Au usjet du roman de Erik Reger sur le district de la Ruhr*, dans *Rhein-Mainische Volkszeitung* (Francfort-sur-le-Main), 6.1.1932.

²¹³ Voir note 197.

²¹⁴ Walter Dirks ; *L'Union der festen Hand. Au sujet du roman De Reger du district de la Ruhr*. Dans : *Rhein-Mainische Volkszeitung* (Francfort-sur-le-Main), 6.1.1932.

²¹⁵ Wolfgang Harich : *Union der festen Hand. Discernement et conséquence* dans *Aufbau* 2 (1946), pp.808-827.

²¹⁶ Erich Winguth : *Eril Reger — ou les limites d'uen ritique bourgeoise e la société* dans *Einheit* 1, (1946), pp.402-407.

²¹⁷ Wolfdietrich Schnurre : *L'auteur caché* dans : *Deutsche Rundschau* 69 (1946), H.6, pp.255-257.

²¹⁸ E. von Sickingen *Ceterun censeo*, dans : *Wiesbadener Kurier*, 10.9.1947.

Les nombreux derniers adieux à la mort de Reger, en 1954 ne mentionnent qu'à la marge son roman précoce. Précisément l'ancien critique national-socialiste, Paul Fechter — qui en 1931 avait vivement refusé l'*Union der festen Hand* — fait rédiger au *Tagesspiegel* une appréciation sur le « conteur Erik Reger ». ²¹⁹ Ce faisant, Fechter dissout le roman d'industrie en l'appauvrissant en « péché littéraire de jeunesse » et légitime sa contradiction de l'époque comme une voix de raison modératrice. « Sévères, exigeants, comme le sont les hommes jeunes », Reger aurait donc rédigé son « premier roman », et ainsi il n'était donc aucunement étonnant qu'à l'époque et selon sa réalité il se mette en résistance ». Des paroles respectables, Fechter ne les trouve que pour le « monde devenu mature » des romans ultérieurs non-politiques, dans une « parenté » avec le grand poète Paul Ernst, qu'il croit ici reconnaître.

À cette époque-là n'avaient manifestement des chances de réception que les œuvres les plus faibles de Reger. *Schiffer im Strom* fut réédité en 1961, par exemple, et devint même un film en trois épisodes pour la télévision. ²²⁰ À Jost Hermand revient le mérite, en 1965, d'avoir de nouveau attiré l'attention sur l'*Union der festen Hand*. ²²¹ Il affaiblit les énergies critiques du roman lorsqu'il conjugue à Reger un vague « milieu » au caractère de son engagement qui « perd ainsi sa trajectoire aussi bien socialement que nationalement ». Hermand renonce là-dessus — et ceci totalement dans les voies de la critique libérale des années vingt — à élaborer à fond les relations et références avec les réalités sociales et politiques de la République de Weimar, il se satisfait uniquement du contexte littéraire et historique. [ce qui vide au passage le roman de 90% de sa substance réelle et intéressante, *ndt*] Le refus total du roman par Helmut Lethens, qui prolonge ainsi la ligne de la *Linkskurve* a à coup sûr empêché une confrontation détaillée de la nouvelle gauche avec Reger. ²²² Une nouvelle réévaluation du roman *Union der festen Hand* semble donc aussi urgente qu'utile. Le cas Delius a mit devant les yeux de tous le fait que la « satire documentaire », comme se définit aussi le roman de Erik Reger, se voit aussi menacée par des contre-mesures juridiques de la part de l'industrie [un exemple de ce type se profile en France : Boloré, le démolisseur du joujou qu'il s'est acheté : *Canal +*, *ndt*]. **Une clarification littéraire sur la sphère de production est une entreprise dangereuse autrefois comme aujourd'hui** [soulignement du traducteur, *ndt*].

Karl Prümm

(Traduction Daniel Kmiecik)

Postface du roman de Erik Reger : *Union der festen Hand — Der große Schlüssel- und Industrieroman der Weimarer Republik*, Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, Reinbeck bei Hamburg, mai 1979, pp.509-568. Paru pour la première fois en 1931 chez Rowohlt Verlag GmbH. Le texte allemand ici a été publié chez Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, Reinbeck bei Hamburg, mai 1979. 980-ISBN 3 499 14366 6. (570 pages obtenu d'occasion chez Amazon au prix de 0,5 €.)

²¹⁹ Paul Fechter ; *Le conteur Erik Reger* dans *Tagesspiegel*, 169.5.1954.

²²⁰ Scénario de Karlheinz Gutheim. Régie : Wilhelm Semmelroth.

²²¹ Jost Hermand : *L'Union der festen Hand de Erik Reger (1931) Roman ou reportage?* Dans *Monatshefte* 57 (1965), pp.113-133.

²²² Helmut Lethen : *Clarification bourgeoise sur la sphère de la production* dans H.L. *Nouvelle réalité pragmatique 1924-32. Études sur la littérature du socialisme « blanc »*, Stuttgart 1974, pp.73-89.